PQ
2318
.M6H7
1830
v.3
SMRS

4 e(e) 3
5 00

MON VOISIN
RAYMOND.

TOME III.

BRUXELLES, IMPRIMERIE DE H. REMY,
RUE DES PAROISSIENS, N° 232.

MON VOISIN

RAYMOND,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

« Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais il
« y en a mille différentes copies. »

Maximes de LA ROCHEFOUCAULD.

TOME TROISIÈME.

Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE PERICHON,
RUE DES ALEXIENS, S. 8, Nº 714,
ET CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1830.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monvoisinraymond03kock

MON VOISIN

RAYMOND.

CHAPITRE PREMIER.

Duel avec mon voisin.

Je me rends au rendez-vous à l'heure indiquée. Le temps est fort beau, la promenade charmante, et les promeneurs sont nombreux. Je ne puis m'empêcher de trouver que mon voisin a choisi, pour se battre, une heure où il est difficile de n'être pas aperçu; je sais bien qu'il aime beaucoup à se faire voir; mais il me semble qu'ici ce n'est point le cas; il serait capable de choisir son terrain devant un corps-de-garde...

Attendons cependant avant de juger, et prenons patience.

Me voici à la porte Maillot. Je n'aperçois pas M. Raymond. Il n'est pas encore une heure... promenons-nous. Je ne songeais guère ce matin à venir aujourd'hui au bois de Boulogne, et surtout à y venir seul. Caroline doit être étonnée de ne point me revoir. Au fait, c'est lui marquer peu d'empressement; et si elle est exigeante, elle aura droit de me gronder. Mais nous ferons la paix, j'en sais le moyen : quand on s'aime encore il est bien facile à trouver; ce n'est que dans les vieux ménages et les vieilles liaisons que les querelles refroidissent l'amour, parce qu'alors les raccommodemens ne se font plus de même.

Il est une heure et demie... personne ne paraît..... Ah! mon cher voisin, n'auriez-vous eu que l'intention de m'envoyer promener. Je conçois qu'il vous faut beaucoup de préparations avant de vous battre en duel; mais depuis ce matin huit heures, il me semble que vous avez eu le temps de

faire vos petits arrangemens et d'aller dire à toutes vos connaissances que vous avez une affaire d'honneur. Serait-il allé prévenir la gendarmerie?... Cela s'est vu quelquefois ; mais non , c'est lui qui m'a écrit ; je lui fais injure ! Ce pauvre Raymond ! Je sais que l'aventure du dîner est terrible, et qu'il doit beaucoup m'en vouloir, surtout s'il me croit aussi l'auteur de la méchanceté que l'on a commise en collant son profil dans la rue Vivienne. Mais pourquoi cette rodomontade de m'envoyer un cartel par la portière? S'il n'a pas l'intention de se battre, il fallait me venir trouver chez moi, je serais convenu en riant de mes torts ; car je ne suis pas de ces gens qui ne réparent les sottises qu'ils ont faites qu'en cherchant à couper la gorge à ceux qu'ils ont offensés. Je vois plus de gloire à avouer franchement sa faute, sauf à se battre ensuite si l'on n'est pas satisfait.

Bientôt deux heures... je perds patience ; je suis las de me promener ; d'ailleurs, le temps se couvre, l'horizon s'obscurcit, nous

allons avoir de l'orage : je n'ai pas envie de l'attendre dans le bois. Déjà les promeneurs sont plus rares ; les cavaliers pressent les flancs de leur coursier ; les cochers font claquer leur fouet : on se hâte de rentrer à la ville..... Je vais en faire autant..... Mais quels sont ces trois hommes qui se dirigent à grands pas vers le bois !... Oh ! je reconnais celui qui marche fièrement à la tête : c'est Raymond ; il a amené deux témoins, et il m'a dit qu'il viendrait seul... N'importe, il aura sans doute la complaisance de m'en céder un : je commence à croire que c'est dans l'intention de me choisir le mien qu'il m'a engagé à n'en pas amener.

Ces messieurs approchent... Je reconnais les témoins de Raymond... L'un est le mélomane Vauvert ; l'autre M. le baron de Witcheritche. Ah ! parbleu, nous allons rire !... Je me doutais bien que mon voisin me ménageait quelque tour de sa façon !... Où diable a-t-il été chercher de pareils témoins ?... Il ne nous manque que Friquet ; mais je ne serais pas étonné qu'il fût placé

en faction à peu de distance, prêt à crier à la garde au premier signe de son oncle.

Ces messieurs sont en nage ; ils ont cependant eu le temps de faire la route. Apparemment qu'ils se seront décidés tard, afin de s'échauffer en chemin. Raymond est rouge comme un coq, Vauvert pâle comme une mariée, et M. le baron fait de si vilaines grimaces, que je ne puis pas bien préciser la couleur de sa figure.

Ces messieurs paraissent plus satisfaits en voyant que je suis seul ; je suis bien fâché maintenant de n'avoir pas pris un témoin ; j'ai dans l'idée que cela aurait dérangé le plan de Raymond.

On me salue du plus loin qu'on m'aperçoit ; j'en fais autant, et retournant sur mes pas, je rentre dans le bois d'où j'étais sorti.

« Où allez-vous donc..... attendez-nous » donc, » me crie Vauvert qui bégaie et peut à peine parler tant il est agité. Je ne fais pas semblant d'entendre et continue à m'enfoncer dans le bois.

Vauvert se met à courir après moi ; il me rattrape et me prend la main... Je sens qu'il tremble comme un lièvre.

« Où donc allez-vous, mon cher ami? » pourquoi vous enfoncer ainsi dans le » bois?... vous voyez bien qu'il va faire de » l'orage...—Il me semble que l'affaire qui » nous amène ici ne doit pas se terminer » sur la grand'route..... autant valait alors » choisir le boulevard Saint-Denis pour le » lieu du combat... — Mon ami... j'espère » que... d'ailleurs... — Quant à l'orage ce » n'est pas cela qui peut nous gêner; au » contraire cela éloigne les curieux. »

Pendant que je cause avec Vauvert, j'entends mon voisin qui lui crie de loin : « Point d'arrangement... M. Vauvert, point » d'arrangement... je ne veux pas que cela » s'arrange ; je suis décidé à me battre.

» — Vous l'entendez, me dit Vauvert; il » a la tête montée!..... Il a dit partout qu'il » voulait avoir votre vie ou que vous auriez » la sienne. »

Je ne puis que rire des fanfaronnades

de Raymond, et c'est moi qui rassure ce pauvre Vauvert qui ne sait pas où il en est, car il ne s'est jamais trouvé à pareille fête. Enfin nous sommes rejoints par mon adversaire et M. le baron de Witcheritche, qui a un chapeau à cornes de huit pouces de haut, qu'il a enfoncé sur l'oreille gauche, ce qui lui donne l'air d'un tapageur de la rue Coquenard.

« Monsieur, me dit Raymond en s'avançant vers moi d'un air martial, je vous » avais dit que je viendrais seul, et c'était » en effet mon intention ; mais en traversant le Palais-Royal, j'ai rencontré mon » ami Vauvert, qui allait acheter un petit » pain pour son second déjeûner, et qui, » en apprenant que j'avais avec vous une » affaire d'honneur, a tout quitté pour me » suivre, et... — C'est-à-dire, dit Vauvert » en l'interrompant, que vous ne m'avez » pas dit que c'était de cela qu'il s'agissait : » je ne l'ai appris qu'à la barrière ; car en » m'apercevant vous m'avez pris par le » bras, sans me laisser le temps de payer » mon journal... »

Raymond ne fait pas semblant d'entendre ce que dit Vauvert, et continue : « J'ai » donc cédé à ses pressantes sollicitations. » D'ailleurs il est autant votre ami que le » mien, et sa présence ne peut vous dé- » plaire. Quant à M. le baron de Witche- » ritche, nous l'avons rencontré à la bar- » rière, allant avec madame son épouse » dîner à la campagne. J'ai pensé qu'il » valait mieux avoir deux témoins qu'un » seul, parce que je pourrai vous en céder » un. M. Witcheritche a bien voulu quitter » madame la baronne qui l'attend ici près » sous des arbres. Il sera donc mon second, » et Vauvert le vôtre, si cela peut vous être » agréable. »

M. le baron qui a salué toutes les fois qu'on a prononcé son nom, va se placer à côté de Raymond et Vauvert se met derrière moi.

« M. Raymond, dis-je à mon tour, il » me semble que nous pouvions fort bien » terminer cette affaire entre nous, sans » déranger ces messieurs. Je crains que

» madame la baronne ne soit mouillée pen-
» dant notre combat, et Vauvert serait
» mieux à son bureau qu'ici...

» — Oui, c'est vrai, dit Vauvert, qui
» ne demande qu'à s'en aller. J'ai beau-
» coup de besogne aujourd'hui.... et je
» crains d'être grondé par mon sous-chef.

» — Madame la baronne, il n'avait bas
» beur te l'orache ; il aimait beaucoup fort
» à foir les bétites éclairs, » dit M. de Witchericthe en souriant très-gracieusement, de manière à ce que sa bouche aille rejoindre ses oreilles.

« Enfin puisque ces messieurs sont venus,
» il ne faut pas que cela soit pour rien,
» dis-je en souriant aussi : j'accepte donc
» M. Vauvert pour mon second. »

Vauvert se recule d'un air effaré : « Tran-
» quillisez-vous, lui dis-je, les seconds se
» battent rarement ; si cependant je suc-
» combe et que vous vouliez me venger,
» vous en serez le maître. — Moi! mon
» cher ami.... je n'ai pas besoin de vous
» dire combien je vous aime.... et certaine-

» ment.... je veux que cela s'arrange à » l'amiable... Entre amis est-ce qu'il faut se » fâcher... M. de Witcheritche, nous ne » devons pas souffrir que ces messieurs se » battent... »

M. le baron paraît plus occupé de quelque chose qu'il a dans sa poche que de notre combat; et c'est en vain que Vauvert, qui a les larmes aux yeux, se démène pour lui faire comprendre qu'il faut me réconcilier avec Raymond; mais mon voisin est tenace. « Je veux me battre, dit-il : on ne m'offense » pas impunément... J'ai vu M. Gerville; » je sais qu'il n'a pas dîné avec vous et » Agathe.... c'est vous en dire assez!... Et » ma silhouette sur le mur... c'est un abus » de confiance!.. Vous m'en ferez raison, » monsieur Dorsan; cette affaire fera du » bruit!... — Eh! mon dieu, mon voisin, » je suis à vos ordres.... Terminons, car il » va pleuvoir, et je serais désolé que ces » messieurs fussent mouillés..... et surtout » madame la baronne, qui est sous des » arbres. — Je suis l'offensé; j'ai le choix

» des armes. — C'est juste. — Je suis extrê-
» mement fort sur l'épée.... j'ai pris des
» leçons du premier maître de la capitale ;
» mais je ne me bats qu'au pistolet, parce
» que je ne veux pas abuser de mes avan-
» tages. — Voilà qui est généreux de votre
» part ; j'avais deviné vos intentions en
» apportant des pistolets... »

Je tire mes pistolets de ma poche ; je vois M. Raymond se troubler et changer de couleur, puis tirer aussi de sa poche une paire de gros pistolets d'arçons qu'il me présente.

« — C'est fort bien, lui dis-je ; nous aurons
» chacun les nôtres. — Non pas, non pas...
» remettez les vôtres dans votre poche ;
» c'est des miens qu'il faut se servir.....
» Vous sentez bien que j'aurais trop d'avan-
» tage avec mes pistolets contre les vôtres
» qui ont deux pouces de moins. — Vous
» avez des procédés superbes. Allons, puis-
» que vous le voulez... — Oui, monsieur ;
» d'ailleurs j'ai le choix des armes, et je ne
» me bats qu'avec les miennes. — Soit ; ap-
» pelons ces messieurs pour les charger... »

Je me retourne pour chercher Vauvert, qui depuis que nous avons les pistolets entre les mains est allé se promener du côté de la grande route, et ne se décide qu'avec peine à se rapprocher de nous.

« Les pistolets sont chargés, dit Ray-» mond; je prends toujours ce soin-là » d'avance. — Ordinairement, mon chêr » voisin, ce sont les témoins qui doivent le » faire. — Oh ! je ne me fie qu'à moi pour » cela... D'ailleurs mon ami de Witcheritche » les a examinés; n'est-il pas vrai, M. le » baron ? »

Le baron enveloppait dans un double papier des petits fromages de Neufchâtel, qu'il craignait que la pluie ne fît fondre dans sa poche; ce qui paraissait l'inquiéter beaucoup : il ne répondit donc à l'interpellation de mon adversaire que par un sourire d'approbation.

Tout ce que je vois confirme les soupçons que j'ai conçus : la valeur de Raymond n'est point naturelle; son obstination à ne se servir que de ses pistolets, le soin qu'il

a pris de les charger chez lui, tout cela me cache quelque espiéglerie de sa façon que je veux découvrir.

Il me présente ses pistolets, en me priant de choisir. « — A combien de pas de dis-» tance voulez-vous vous mettre? lui dis-je. » — Mais... à vingt-cinq pas... — Ah! mon » dieu! s'écrie Vauvert; mais c'est à bout » portant.... Quarante pas, messieurs, c'est » bien assez près quand on s'attrape!..... » — Non pas.... mettons-en trente; c'est » tout ce que je puis accorder. M. de Wit-» cheritche, venez mesurer les pas. »

M. le baron quitte à regret ses fromages, qu'il dépose sur le gazon, en ayant soin de mettre son chapeau par-dessus, car la pluie commence à tomber avec violence. Il vient à nous; je me place : il mesure des pas de géant; je ne vois presque plus Raymond; quant à mon second, il a si peur qu'on ne l'attrape qu'il ne sait plus où se fixer. Il nous recommande de bien prendre garde de nous tromper; je le rassure. M. de Witcheritche donne le signal en battant la me-

sure, comme s'il s'agissait d'un quatuor de Haydn.

Raymond lâche son coup ; le bruit ou la peur fait tomber Vauvert sur le gazon : il y reste la face contre terre. Quant à moi je ne suis pas atteint ; je n'ai pas même entendu la balle siffler à mes oreilles.

J'offre à mon voisin d'en rester là. « Non, » non, tirez, me crie-t-il. — C'est un » Zézar, » dit le baron, qui admire le courage de Raymond.

Je veux m'assurer de la vérité..... Mon second est toujours couché tout de son long par terre ; M. deWitcheritche a jugé aussi convenable de se mettre fort loin derrière un bouquet d'arbres : mon adversaire détourne la tête, en attendant que je le vise, ce dont je n'ai nullement l'envie, quoique persuadé que ses armes ne sont pas dangereuses ; mais les fromages du baron ne sont qu'à deux pas de moi ; c'est sur eux que je décharge mon pistolet. L'explosion fait reculer le chapeau à cornes, et une bourre de papier se colle sur les petits neufchâtels.

Pendant que je ris de mon duel, Raymond revient vers moi en me tendant la main et me criant du plus loin qu'il m'aperçoit : « C'est fini, mon ami; je suis satisfait : embrassons-nous. — Eh quoi! lui dis-je, vous ne voulez pas recommencer?... j'ai aussi des armes. — Non, mon ami; oublions tout cela.... je vous en prie, embrassons-nous. — Soit!... je ferai tout ce qui vous sera agréable. »

Pendant que mon voisin se jette dans mes bras, le baron court à ses fromages et paraît pétrifié en les voyant criblés de petits morceaux de papier.

« Ces froumâches sentent le poudre en tiable, dit-il en les flairant. — Ah! mille pardons, M. le baron; mais ne voulant pas viser mon ami Raymond, j'ai tiré de ce côté : il me paraît que la balle les a percés. »

M. Raymond devient rouge jusqu'aux oreilles : mon air moqueur lui fait craindre que je n'aie deviné sa petite supercherie; mais je ne veux pas lui ôter le plaisir de

pouvoir dire partout qu'il s'est battu en duel. Je cours à mon second qui est toujours à terre ; je l'engage à se relever : il ne bouge point ; je m'aperçois que le pauvre diable s'est trouvé mal pendant notre combat. J'appelle Raymond à mon aide ; il a sur lui un flacon de vinaigre des quatre-voleurs: nous en inondons le visage de Vauvert qui revient enfin à lui. Après s'être tâté et assuré qu'il n'est pas blessé, il essaie de nous faire croire que c'est l'attachement qu'il nous porte à tous deux qui a causé son évanouissement. Nous le remercions et le mettons sur ses jambes ; mais il faut que nous le prenions chacun sous le bras, pour l'aider à marcher, car il n'est pas en état de se soutenir sans notre appui.

M. de Witcheritche met dans son mouchoir les débris de ses fromages, et nous sortons du bois. La pluie continue ; mais mon second ne peut pas aller vîte, ce qui nous force à la recevoir. Raymond a repris toute sa gaieté, il est enchanté de sa journée. Il connaît Vauvert, et sait que

son duel sera bientôt la nouvelle de toute la société des amateurs, quand même il ne prendrait pas soin, lui-même, de le raconter partout.

« Vous avez montré un bien grand cou-
» rage, messieurs, nous dit Vauvert che-
» min faisant. Quel sang-froid!... Quelle
» tranquillité!... c'est là de la valeur!... —
» Oh! foui! foui! ces deux monsirs être
» pien courâcheuses. — Ah! mon voisin
» Raymond n'est pas un homme comme
» un autre ; je suis sûr qu'il se battrait dix
» fois par jour de la même manière. »

Raymond s'incline et ne répond pas. Je crois qu'il s'aperçoit que je sais comment il charge ses pistolets.

Enfin nous apercevons madame la baronne assise sous un gros arbre ; son mari court lui prendre le bras, et nous nous dirigeons vers la barrière. « Chai beaucoup
» d'abétit, dit madame Witcheritche à
» son époux.—Nous allons tiner, matame. »

Le couple nous salue et double le pas. Je présume qu'ils cherchent un traiteur

pour y entrer; mais je remarque que depuis la barrière, deux gros chiens suivent M. le baron, qui fait en vain tout ce qu'il peut pour les chasser. « Est-ce que ces » deux dogues appartiennent à M. de » Witcheritche? dis-je à Vauvert. — Non, » je ne crois pas; je n'ai vu chez lui que » des carlins. — C'est singulier, dit Ray- » mond; il faut qu'il ait dans sa poche » quelque chose qui les attire. »

Je cherche un fiacre; mais la pluie les a tous fait prendre. Nous avions perdu de vue M. de Witcheritche et sa femme, lorsque des cris se font entendre; bientôt nous apercevons les deux dogues s'enfuyant en tenant dans leur gueule, l'un un cervelas, l'autre un morceau de petit salé. M. le baron et madame la baronne courent après les chiens en criant : « Arrêtez... Ar- » rêtez... au foleur... Ah! les pigres t'ani- » mal... ils emportent notre tiner. »

Madame la baronne, moins forte que son mari, est obligée de s'arrêter, et nous conte comment les deux dogues sont par-

venus à tirer des poches de M. le baron le dîner qu'elle comptait manger à la campagne avec son cher époux, qui depuis long-temps lui ménageait cette petite fête.

Pendant que nous consolons la pauvre femme, M. de Witcheritche, qui n'est pas homme à abandonner son cervelas et son salé, court après les chiens auxquels il jette toutes les pierres qu'il trouve sur sa route. Déjà il en a blessé un, qui ne court plus aussi vîte; il espère atteindre l'autre qui va passer la barrière, et lui lance de toute sa force un gros caillou qu'il vient de ramasser. Mais la pierre mal dirigée, au lieu de frapper le dogue, va crever un œil au commis de l'octroi à l'instant où il regardait en l'air si l'orage s'éloignait.

Le pauvre homme tombe en criant : « Je » suis mort. » Ses camarades accourent. Un des chiens, qui passait alors les limites de la ville, se jette dans les jambes des commis et les fait trébucher. Le second chien qui veut se sauver, est arrêté par

M. le baron qui ne voit que son dîner, et va toujours son train sans s'occuper du reste. Il parvient à saisir le dogue par la queue ; un combat s'engage entre lui et l'animal, qui ne veut pas lâcher le cervelas. Les soldats du poste accourent aux cris des employés. Les petites voitures qui veulent entrer ou sortir sont forcées de s'arrêter ; les voitures bourgeoises ne peuvent point avancer ; les soldats ne laissent passer personne, avant qu'on ne sache ce dont il s'agit. La foule s'accroit, on accourt pour savoir ce que c'est, chacun fait des conjectures : « C'est un prisonnier important » que l'on vient d'arrêter, au moment où » il essayait de sortir de la ville, et il paraît » qu'il a blessé les commis qui se sont em- » parés de lui.—Non pas : ce sont des mar- » chandises prohibées que l'on vient de » découvrir dans l'une de ces voitures, et » qu'on faisait passer par fraude. »

Au milieu de ce tumulte, qu'augmentent encore les aboiemens des chiens, M. le baron s'écrie d'une voix victorieuse : « Che

» le tiens, che le tiens !... » et il élève en l'air son cervelas, qu'il vient de tirer de la gueule de son adversaire ; puis avant que le pauvre diable qu'il a éborgné soit revenu à lui, M. de Witcheritche se glisse dans la foule et vient rejoindre sa femme, laissant les commis, les soldats et les curieux se demander de quoi il s'agit.

Madame la baronne a retrouvé son époux ; Vauvert est en état de marcher seul ; Raymond recommence à faire le gentil. Je me sépare de la société et monte dans un cabriolet qui me ramène à Paris.

CHAPITRE II.

Petite dissertation qui n'offre rien de divertissant.

J'ARRIVE chez Caroline à cinq heures passées ; mon duel et ses suites ont prolongé mon absence : elle me gronde d'être sorti sans l'éveiller et me dit qu'elle s'est impatientée après moi. J'aimerais mieux qu'elle se fût ennuyée ; mais je conçois qu'elle n'en a pas eu le loisir ; on a mille choses à faire dans un nouveau logement, et puis les emplettes de rigueur : on me montre un chapeau fort élégant que l'on s'est acheté ; on l'essaie de nouveau devant moi. Le chapeau est charmant ; d'ailleurs à vingt ans, avec une jolie figure, des grâces, de la physionomie, on se coifferait avec un pain de

sucre, que l'on serait encore bien : il me semble cependant que je l'aimais mieux en petit bonnet qu'en chapeau... mais je m'y ferai.

Le reste de la toilette doit répondre au chapeau ; c'est dans l'ordre. J'admire comme les femmes mettent de l'importance à tous ces chiffons, à ces bagatelles que l'on nomme parures !... combien elles apportent de réflexions, de calcul, dans la manière de placer une fleur ou un ruban ! avec quel soin elles arrangent une garniture, un bouquet, une boucle de cheveux !... Tout cela est quelquefois le fruit de plusieurs jours de méditations !... mais n'allons pas leur en faire un crime !... C'est pour nous séduire que l'on se pare ! nous serions bien ingrats de critiquer ce que l'on fait pour nous plaire.

Caroline n'est déjà plus la même ; elle porte sa nouvelle parure avec beaucoup d'aisance. Ce n'est plus la grisette de la rue des Rosiers ; c'est la petite-maîtresse de la Chaussée-d'Antin. Les femmes se forment en tout beaucoup plus rapidement que nous.

Voyez ce villageois : après trois mois de séjour à la ville, il est encore lourd, gauche, empesé!... Cette petite paysanne n'a quitté ses champs que depuis huit jours, et déjà ses parens ne la reconnaissent plus... bientôt aussi elle ne reconnaîtra plus ses parens.

Quinze jours se sont écoulés depuis que Caroline habite son petit appartement de la rue Caumartin. Je la vois tous les jours : je n'ose pas dire que c'est de l'amour que j'éprouve pour elle ; ou du moins ce n'est pas un amour bien passionné ; mais elle me plaît toujours autant ; je crois qu'elle m'aime davantage que dans le commencement de notre liaison ; elle me le dit du moins.

Les choses ne tournent pas précisément comme je l'avais arrangé, car elle ne va plus à son magasin, et ne travaille guère chez elle ; mais en revanche elle a pris les manières du beau monde, le ton d'une dame, la tournure d'une élégante. Il est vrai que je ne lui refuse rien, tout en faisant souvent le projet de réformer ma dépense... Mais comment refuser quelque chose à une jolie

femme qui vous prie avec une voix touchante, et qui, en vous priant, vous regarde d'une certaine manière?... Quant à moi, j'avoue que je n'ai jamais eu la force de résister à tout cela... C'est peut-être un malheur.

Je commence à trouver que ce que j'appelais des chiffons est un chapitre très-important quand on entretient une femme. Je me ruine en bagatelles : c'est tous les jours une robe, un fichu, un chapeau, un schall!... Je ne sais pas comment Caroline fait son compte, mais elle me prouve toujours que c'est la mode, et que, par conséquent, cela lui est nécessaire : je suis trop juste pour refuser le nécessaire à une femme. Mais mon revenu n'y suffit pas : j'emprunte ; je m'endette. Que serait-ce donc s'il lui prenait fantaisie de vouloir le superflu!

Tous les deux jours en rentrant chez moi, je trouve à ma porte un bouquet. Ma petite Nicette ne m'oublie pas, et moi je ne vais jamais la voir ; si je passe devant sa

boutique, c'est sans songer qu'elle est là... sans lui donner un coup d'œil !... Cependant toutes les fois que je trouve son bouquet, je me promets d'aller la remercier ; mais Caroline me donne tant d'occupation, que je n'ai pas un instant de libre : chaque jour c'est une nouvelle partie de plaisir ; je n'ai jamais le courage de la refuser ; elle sait me faire approuver tous ses plans. Sa grâce me charme, son esprit me séduit, sa gaieté m'amuse : la friponne sait si bien faire usage de tous les dons qu'elle a reçus de la nature !...

Je reçois un matin un billet d'une main qui m'est inconnue... C'est de madame de Marsan, qui me fait d'aimables reproches sur ce que je ne tiens pas la promesse que je lui avais faite d'aller à ses soirées de musique, et m'engage à une petite fête qu'elle donne à sa maison de campagne.

J'avais presque oublié madame de Marsan, car j'oublie assez souvent ce qui m'a enflammé la veille ; ce qui est fort heureux lorsqu'on s'enflamme si facilement, et ce

qui prouve que le cœur ne prend point de part aux folies que nous appelons de l'amour.

J'irai à cette fête; je ne veux pas que mademoiselle Caroline me fasse perdre de vue toutes mes connaissances; je ne dois point renoncer à la société et au grand monde, parce qu'elle ne peut y venir avec moi. Cette jeune fille ne m'a déjà fait faire que trop de folies!... Et ma sœur à qui je n'ai pas répondu et qui m'attend de jour en jour!... Ah!... je ne suis pas content de moi! Mais le torrent m'entraîne, je me laisse aller et je ferme les yeux.

Quelqu'un entre chez moi... C'est mon voisin : je ne l'ai pas vu depuis le jour de notre fameux duel. Il se doute bien que je ne suis pas dupe de sa fausse bravoure, moi, qui ai été témoin de son effroi le jour de la partie fine. Je sais qu'il a fait grand bruit de sa valeur, en parlant de son duel à tout le monde; mais il a évité de se rencontrer avec moi en société; ma présence l'aurait gêné dans le récit de notre

combat. Sachons ce que me veut M. Raymond.

« Bonjour, mon cher ami... Comment » va cette santé ce matin?... — Mais je crois » qu'elle va trop vîte... je la mène grand » train. — Il faut de la sagesse, mon voisin. » — Je vous conseille de parler de cela, » M. Raymond!... et que faites-vous d'Agathe?... — Oh! je ne la vois plus; c'est » fini, brouillés à jamais. Je ne veux plus » donner dans ces petites fillettes... on dépense un argent énorme... — Et quelquefois on ne fait pas ses frais. — Et cela » ne sait pas apprécier un homme... cela ne » fait pas de différence entre un poète et » un goujat!... Pourvu qu'on ait de l'argent » en poche, qu'on puisse les bourrer du » matin au soir de bonbons, de friandises, » de glaces, de sirops; leur dire qu'elles » sont adorables; les mener en voiture, au » spectacle ou à la campagne, enfin leur » acheter tous les chiffons dont elles ont » envie, ah! mon dieu, cela leur suffit. » Qu'on soit du reste bête comme une oie,

» grossier comme un porte-faix, ou fat
» comme un virtuose italien, on n'en est
» pas moins charmant aux yeux de ces de-
» moiselles. — Il y a beaucoup de vrai dans
» tout ce que vous dites là, mon voisin;
» mais en général c'est l'adulation, la flat-
» terie qui gâtent les hommes et les femmes;
» ne nous mettons pas à leurs pieds, ils ne
» nous regarderont point de si haut. Les
» flatteurs, les courtisans, les vils complai-
» sans se glissent partout, et corrompent
» quelquefois le plus heureux naturel. Les
» rois sont malheureusement plus que tous
» autres environnés de cette tourbe servile,
» qui bourdonne sans cesse à leurs oreilles
» des concerts de louanges et de fadeurs;
» c'est lorsqu'ils tremblent que les hommes
» s'abaissent davantage. Louis XI eut plus
» de courtisans que Louis XII, Charles IX
» plus de flatteurs que Henri IV. Richelieu,
» Mazarin ne faisaient point un pas sans
» être entourés d'une foule de courtisans;
» on les craignait, on tremblait devant eux;
» mais on s'humiliait, on faisait des vers en

» leur honneur. Sully et Colbert ont eu des » admirateurs; mais ils savaient repous- » ser la flatterie ; ils étaient trop grands » pour s'entourer de gens qu'ils mépri- » saient. Si de trop fréquens hommages » n'augmentaient point notre vanité, si » l'habitude des louanges ne nous donnait » pas trop de confiance en notre mérite, » combien de fautes auraient évitées ces » héros, ces grands capitaines, qui dans » des circonstances difficiles ont repoussé » les conseils de la sagesse, parce qu'ils » n'étaient habitués qu'au langage de la » flatterie, qu'ils se croyaient invincibles, » parce que mille voix le leur avaient ré- » pété, et que celui que l'on élève au rang » des demi-dieux, ne se décide pas facile- » ment à prendre l'avis de ses créatures!

» Les pernicieux effets de l'adulation da- » tent de loin : c'est en la flattant que le » serpent séduisit la première femme. C'est » presque toujours par le même moyen que » depuis ce temps-là nous séduisons ces da- » mes. La flatterie a perdu Antiochus et

» Nabuchodonosor, Sémiramis et Marie
» Stuart, Cinq-Mars et Montmouth, Cléo-
» pâtre et Marion Delorme. Samson se
» laissa couper les cheveux en écoutant les
» complimens de Dalila; Holopherne se
» laissa couper la tête en prêtant l'oreille
» aux douceurs de Judith. Charles XII,
» aveuglé par ses victoires, alla ensevelir
» son armée dans les plaines de Pultawa, et
» le maréchal de Villeroi comptant toujours
» sur la fortune, voulut livrer bataille à
» Ramillies. La louange, en nous aveuglant
» sur nos défauts, nous fait rester dans la
» route de la médiocrité, lorsque la nature
» nous avait donné les moyens de nous éle-
» ver au-dessus du vulgaire; en nous faisant
» fermer l'oreille aux conseils sévères de la
» vérité, elle nous fait prendre l'amour-
» propre pour le génie, la vanité pour le
» mérite, la facilité pour le talent. Combien
» d'artistes, en demandant des conseils, ne
» veulent recevoir que des complimens !...
» Mais on leur a persuadé que tous leurs
» ouvrages sont des chefs-d'œuvre; qu'on

» ne peut y trouver nul défaut !... et des » gens qui ont atteint ce but ne se donne- » ront plus la peine d'étudier ; tout ce qui » sortira de leurs mains sera parfait.

» Mais la civilité veut que nous ne disions » pas toujours ce que nous pensons : qu'un » poète nous lise ses vers, s'ils sont mau- » vais, nous ne le lui dirons point, à moins » d'être son ami ; car nous ne voulons pas » être dans le monde des Alceste, frondant » sans cesse les travers et les ridicules de » chacun ; ce rôle nous ferait trop d'enne- » mis : on ne peut guère le supporter qu'au » théâtre. Dans le monde nous préférons » nous passer mutuellement nos travers à » nous ériger en censeur de ceux d'autrui ; » le commerce de la vie est plus doux, et l'on » aime mieux vivre pour soi que de perdre » son temps en cherchant à corriger les » autres.

» Cependant, si la politesse nous fait ca- » cher ce que nous pensons ; elle ne nous » oblige pas à dire ce que nous ne pensons » point : quand j'entendrai lire des vers

» détestables, je me tairai ; mais je ne dirai
» pas qu'ils sont charmans ; je tâcherai
» même d'avoir le courage de faire quelques
» réflexions à l'auteur. Je ne puis jamais
» prendre sur moi de dire qu'un portrait
» est ressemblant, lorsque je le trouve man-
» qué. Je ne puis pas non plus dire à quel-
» qu'un qu'il a chanté juste, lorsqu'il vient
» de m'écorcher les oreilles.

» C'est surtout avec les talens naissans
» qu'il faut être avare de louanges, tout
» en les encourageant ; la flatterie en a fait
» avorter un grand nombre, en arrêtant
» l'essor d'un génie qui, se croyant déjà
» parfait, ne veut plus prendre la peine
» d'acquérir ce qui lui manque. Sans doute
» un père est pardonnable de trouver son
» fils un prodige de beauté, d'esprit et de
» talens : l'amour paternel doit nous abu-
» ser facilement ; mais du moins gardons
» pour nous notre persuasion ; ne forçons
» point les étrangers à s'extasier au récit
» d'un trait de malice, à écouter, dans un
» religieux silence, une fable débitée sou-

» vent en dépit du sens commun, et à de-
» meurer en admiration devant des yeux
» chassieux, un nez plat et un menton de
» galoche, qui ne peuvent charmer que
» des regards paternels. S'il y avait moins
» de flatteurs, que de gens feraient l'orne-
» ment de la société, et qui n'y sont qu'in-
» supportables, parce qu'on les a gâtés!...
» Qu'on réserve l'enthousiasme pour les
» poètes, les artistes qui s'élèvent par leurs
» talens au-dessus de tous les éloges. Sans
» doute les contemporains de Molière, de
» Voltaire, devaient rendre à ces génies
» sublimes les hommages qu'ils méritaient;
» mais ce n'est point par de fades compli-
» mens, par de vaines louanges, que l'on
» témoigne son admiration à de pareils
» hommes : les grands talens sont fiers de
» l'approbation des gens de goût ; ils mé-
» prisent les basses adulations dont les sots
» sont si vains.

» Lorsque Voltaire habitait Ferney, les
» voyageurs qui, par leur rang ou par leur
» mérite, pouvaient espérer de parvenir

» jusqu'à lui, ne manquaient point, dus-
» sent-ils pour cela faire un grand détour,
» de se rendre à la retraite du philosophe :
» chacun était curieux de voir cet homme
» extraordinaire, qui a étonné l'univers par
» son génie. Les gens d'esprit et de goût ne
» songeaient qu'au plaisir qu'ils allaient
» avoir ; mais les sots (et ceux-là aussi vou-
» laient causer avec Voltaire) s'occupaient
» d'avance de la figure qu'ils pourraient
» faire à l'aspect du philosophe, afin de
» mieux lui prouver leur admiration. Vol-
» taire était aimable avec les premiers ; mais
» une dame, en apercevant le grand poète,
» ayant jugé convenable de pousser des
» cris et de se trouver mal, le philosophe
» haussa les épaules et lui tourna les talons.

» Les grands génies sont rares, les grands
» talens sont aimables et modestes : ceux
» qui auraient pu en acquérir et qui sont
» restés en route, hument avec délices l'en-
» cens que l'on veut bien leur prodiguer.
» Comment ce jeune homme, dont la voix
» n'est qu'agréable, ne se croirait-il pas un

» Lays, un Martin, d'après l'engouement
» qu'on lui témoigne! On le presse, on le
» conjure, on le supplie de chanter ; toutes
» les femmes se pâment avant de l'avoir
» entendu ; elles le vantent d'avance à leurs
» voisins : c'est délicieux ! c'est divin ! c'est
» charmant ! voilà les seuls mots qui arri-
» vent à l'oreille du virtuose, qui daigne
» enfin se rendre aux vœux de l'assemblée,
» et, après toutes les singeries d'usage,
» chante médiocrement une pauvre ro-
» mance, dont il est convenu qu'il ne fera
» point entendre les paroles ; il n'a pas
» achevé, que le concert de louanges re-
» commence, tandis que l'auditeur impar-
» tial qui s'attendait à tout autre chose, se
» demande s'il doit en croire ses oreilles.

» Tenez, mon cher voisin, je vous l'a-
» voue, je n'ai jamais pu prendre sur moi
» d'aller grossir la foule qui se presse au-
» tour de ces prodiges de société, dans les-
» quels je n'ai jamais trouvé qu'un excessif
» amour-propre, ni augmenter le nombre
» des adorateurs d'une femme à la mode,

» dont la coquetterie est poussée à tel point,
» que j'en rougis pour elle et pour ceux
» qui l'entourent. A coup sûr, j'aime autant
» qu'un autre une jolie femme; je serai le
» premier à rendre hommage à ses grâces;
» mais faut-il pour cela l'élever sans cesse
» aux nues, l'accabler de complimens, qui,
» ne fussent-ils pas outrés, n'en doivent
» pas moins être fatigans pour celle à qui
» on les adresse? Ne pourra-t-elle faire
» un pas sans que je vante sa tournure,
» sa taille, sa démarche, son pied, sa
» grâce!... Ne peut-elle sourire sans que je
» m'extasie sur ses dents, sa bouche, et
» l'expression de ses yeux? Ne pourra-t-elle
» dire un mot, sans que j'admire son esprit,
» sa finesse, son tact, sa pénétration et le
» doux son de sa voix? Je puis penser tout
» cela; mais je ne le dirai point : je crain-
» drais de faire rougir celle à qui cela s'a-
» dresserait. Je sais que l'on me trouve peu
» galant. Cela me fait peut-être du tort
» auprès de quelques dames; mais je ne
» puis ni ne veux changer : si tout le monde

» agissait comme moi, peut-être verrait-on » moins de fatuité, de prétentions chez les » hommes, moins de coquetterie et de va- » peurs chez les dames; on ferait plus de » frais pour être aimable et pour plaire, et » tout le monde y gagnerait. Qu'en pensez- » vous, mon voisin? »

Je m'aperçois que mon voisin ne m'écoute plus; il est allé examiner les bouquets de fleurs d'orange qui ornent ma cheminée, et paraît considérer avec curiosité les anciens que j'ai rassemblés sur ma commode, après en avoir extrait les fleurs qui ne se conservent point.

« Il paraît que vous aimez beaucoup la » fleur d'orange! me dit enfin Raymond. » —Beaucoup.—C'est une odeur fort agréa- » ble... Vous avez là une vingtaine de bou- » quets. — Je ne les ai pas comptés. Mais » voulez-vous me faire le plaisir de me dire » ce qui vous amène ce matin chez moi? » car je présume que vous êtes venu pour » quelque chose.—C'est vrai: je l'avais ou- » blié en regardant ces bouquets... J'ai reçu

» une invitation de madame de Marsan
» pour une fête qu'elle donne après-demain
» à sa maison de campagne; je présume
» que vous irez aussi, et je viens vous pro-
» poser de nous y rendre ensemble. —
» Volontiers : vous connaissez le chemin ;
» vous serez mon guide. — Avec grand
» plaisir.... Ha çà ! comment irons-nous là ?
» — Nous louerons un cabriolet qui nous
» ramenera à l'heure que nous voudrons.
» — C'est cela. J'avais d'abord pensé à y
» aller à cheval... j'aime beaucoup le che-
» val!..... je m'y tiens d'une certaine ma-
» nière... — Je ne doute pas de votre grâce
» comme cavalier ; mais nous ne pouvons
» pas aller en bottes à une fête chez ma-
» dame de Marsan, ainsi nous n'irons point
» à cheval. — C'est juste... Je me charge
» d'avoir un joli cabriolet... je connais un
» loueur de voitures... A quelle heure par-
» tons-nous ? — A sept heures : nous arri-
» verons à huit : c'est l'heure de la cam-
» pagne. — Voilà qui est arrangé... Je crois
» que nous nous amuserons..... je connais

» toute la société... je vous mettrai de suite
» au courant. — Je croyais que vous n'a-
» viez encore été que deux fois chez Mme
» de Marsan. — Oh ! cela ne fait rien !.....
» en une fois je connais tout le monde ; j'ai
» un certain tact... une pénétration... tout
» cela tient à l'habitude..... Dans le cas où
» l'on voudrait jouer la comédie, j'ai un
» opéra que je viens de finir et que je vous
» lirai en chemin. — Cela me fera grand
» plaisir. — Je vais y donner un dernier
» coup d'œil... A jeudi, mon voisin. — A
» jeudi. »

Raymond me quitte, et moi je vais trouver Caroline. Je l'aperçois à sa fenêtre ; depuis quelques jours elle s'y met fort souvent, surtout quand elle est seule. C'est sans doute pour me voir venir de loin. Il me semble qu'elle est encore plus aimable, plus gaie, plus piquante que de coutume ; le plaisir brille dans ses yeux... Oh ! celle-là m'aime véritablement; son ame est reconnaissante, son cœur sensible : elle n'est coquette que pour me plaire. Elle voulait,

pour s'attacher, trouver quelqu'un qui fût digne de son amour : son cœur m'a distingué : je suis sûr qu'elle me sera fidèle. Je savais bien qu'avec un peu de patience je trouverais cela.

CHAPITRE III.

La partie de campagne.

C'est aujourd'hui que je vais à la campagne de madame de Marsan. J'ai prévenu Caroline que ce soir elle ne me verra point; elle en a paru très-contrariée, quoique nous ayons eu la veille une pètite discussion relativement à un certain cachemire dont je vois qu'elle a grande envie, et que je ne veux pas lui donner. Je lui ai fait entendre enfin qu'elle n'a pas besoin d'un cachemire pour être charmante ; qu'elle me plaît davantage dans une élégante simplicité ; et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde.

Sept heures viennent de sonner ; ma toi-

lette est achevée. La portière vient m'avertir que le cabriolet est arrivé et nous attend dans la cour. Quand Raymond voudra, nous partirons : mais que fait-il donc encore chez lui?... Allons le chercher.

Je trouve mon voisin commençant à mettre sa culotte. « Comment, M. Raymond, vous en êtes là ?... — Oh! je vous » réponds que je serai prêt dans un instant. » — Et moi je gage que vous ne le serez » pas dans une demi-heure. — Bah! vous » verrez comme je suis leste.... Tenez, en » attendant, amusez-vous à regarder mes » petites gouaches... mes ébauches... vous » verrez, il y a de jolies choses. Si j'avais » plus de temps à moi, je me donnerais à » l'huile et j'exposerais au salon ; mais je » ne suis jamais libre !...—Je vous conseille » de vous en tenir aux gouaches... les vôtres » sont remarquables... — N'est-ce pas? » c'est du burlesque, de l'original, le genre » de Calot... Voyez-vous là-bas cette Suzanne aux bains? — Je croyais voir les » tentations de saint Antoine. — Ah! parce

» que cela n'est pas fini..... Et mon petit
» Poucet? hein! — Je l'ai pris pour Barbe-
» Bleue... — C'est qu'il a les bottes de sept
» lieues. — Allons donc, mon voisin.....
» Comment vous en êtes encore à votre
» culotte?..... — Ah! écoutez donc; c'est
» une partie délicate de la toilette. — Mais
» on ne porte maintenant que des panta-
» lons, même dans les bals. — Quand on a
» comme moi certaine jambe et un mollet
» d'étude, on n'est pas fâché de les mettre
» au jour... Voulez-vous lire mes derniers
» vers sur la mort du chien favori de la
» marquise Désormeaux? — Merci; je vous
» suis obligé!... — Ils ont eu un fameux
» succès..... Toutes ces dames disaient en
» plaisantant qu'elles me feraient faire l'é-
» pitaphe de leurs maris. Le début est
» brillant :

» O chien de la nature, animal si fidèle!...

» — J'avais déjà entendu dire homme
» de la nature; mais j'avoue que voilà la
» première fois que j'entends donner cette

» épithète à une bête. Vous pensez donc,
» mon cher Raymond, qu'il y a des ani-
» maux pervertis?—Comment donc!..mais
» ne le voyez-vous pas tous les jours? Et ces
» pauvres bêtes que l'on fait danser, saluer,
» cabrioler, passer dans des cerceaux, au son
» du flageolet, celles-là ont reçu de l'édu-
» cation. Le caniche de la marquise faisait
» toutes ses volontés ; il mordait toutes les
» personnes qui approchaient de sa maî-
» tresse, et sautait sur la table quand on
» dînait pour prendre lui-même dans les
» plats et les assiettes. C'est là du naturel;
» et je vous soutiens que chien de la nature
» est une idée extrêmement heureuse. —
» Allons, M. Raymond, laissez là votre ani-
» mal et finissez-en. Si vous êtes aussi long
» pour chaque partie de votre toilette, nous
» n'arriverons qu'à la nuit... — Je suis à
» vous... me voilà chaussé... et culotté.....
» mais il me semble que cela fait un pli sur
» la fesse gauche... — Quand vous aurez
» votre habit, on ne le verra point. — Oui;
» mais en marchant ou en dansant, l'habit

» s'ouvre..... — Et qu'importe ce pli !..... » pensez-vous que la société regardera votre » derrière ?... — Écoutez donc, un pli peut » faire beaucoup de tort dans la tournure ; » les femmes remarquent tout. — Celles » qui s'occupent de ces choses-là doivent » avoir beaucoup à faire dans une grande » réunion !... — Voici qui va mieux main- » tenant... Ah! la cravate... — Ce sera long. » — Oh ! non, j'ai étudié cette partie-là, » et maintenant cela va tout seul... Hein !.. » c'est cela..... Dois-je mettre la pointe en » l'air ou en bas ? — Mettez votre pointe où » vous voudrez ; mais tâchez de vous déci- » der. — Allons, je la mets horizontale- » ment... Que dites-vous de ce nœud ? — » Charmant !... vous êtes superbe. — Su- » perbe est trop fort..... mais je crois que » je suis assez bien..... je n'ai que trois » épingles à poser là dedans... — Ah ! mon » dieu !... nous ne serons pas partis à huit » heures !... — Diable... voilà qui est terri- » blement embarrassant... j'aurais dû rêver » à cela plus tôt..... — Qu'est-ce donc ? Il

» vous survient une affaire ?... — Je ne sais
» pas si je dois mettre cette turquoise au-
» dessus ou au-dessous de mon émeraude...
» — Ah ! morbleu ! M. Raymond, je perds
» patience... je vais partir sans vous..... —
» Me voici... me voici... mon voisin. Ma foi !
» il en arrivera ce qu'il pourra ! je mets la
» turquoise au-dessus. — C'est fort heu-
» reux.—Maintenant l'habit... le chapeau..
» les gants... vous voyez que me voilà prêt.
» — C'est étonnant..... Partons..... — Par-
» tons... Ah ! permettez... j'oubliais un
» mouchoir musqué... »

Nous sortons enfin. Quand Raymond a fermé sa porte, il s'aperçoit qu'il n'a pas mis son étincelle à son petit doigt, et il rentre pour réparer cet oubli. Nous descendons... mais au second étage il ne trouve point son opéra dans sa poche, et il remonte le chercher. Arrivés dans la cour, il se rappelle qu'il n'a pas pris ses romances favorites, et comme on peut le prier de chanter, il faut que j'attende encore qu'il aille les chercher. Je me promets bien de

ne plus voyager avec M. Raymond. Enfin à huit heures et quart nous montons en cabriolet : il s'aperçoit alors qu'il n'a pas son lorgnon ; mais cette fois je suis inexorable ; je fouette le cheval, et nous partons.

Il est nuit, ce qui empêche Raymond de me lire son opéra ; mais pour m'en dédommager il me propose de m'en raconter le sujet. Depuis plus d'une heure il me parle d'une princesse espagnole et d'un prince arabe son amant, pendant que je songe à madame de Marsan, que je ne suis pas fâché de revoir et que je m'étonne d'avoir négligée si long-temps; lorsque nous arrivons à Saint-Denis, il est déja neuf heures et demie, et je peste contre Raymond dont la lenteur et les prétentions ridicules nous feront arriver beaucoup trop tard chez madame de Marsan.

« Avons-nous encore loin à aller ? dis-je » à mon voisin en sortant de Saint-Denis. » — Mais non... encore trois petits quarts » de lieue... Je vous disais que ma princesse, » que l'on sauve du palais enflammé, doit

» s'évanouir à la fin du second acte... —
» Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas?
» — Oui, oui, allez toujours; je vous gui-
» derai. Au troisième acte, lorsque la toile
» se lève, la princesse est dans le camp de
» son amant, couchée sur un canon... —
» Vous y avez déjà été à cette maison de
» campagne?—Une fois ; mais cela me suf-
» fit : j'ai une mémoire si exacte!... Les
» soldats sont endormis sur leurs piques....
» ou sur leurs fusils, parce que je ne suis
» pas bien sûr s'ils avaient des piques sous le
» roi Ferdinand : çà ne fait rien. Le prince,
» qui n'a pas envie de dormir...—Il me
» semble, moi, que l'on m'a dit de prendre
» à gauche.—Non pas... allez toujours. Le
» prince, dis-je, est à genoux devant la
» princesse, qui est encore évanouie, et il
» lui chante un superbe adagio en ré mi-
» neur pour la faire revenir... C'est moi
» qui ai fait aussi la musique... Voyez-vous
» d'ici le tableau?... — Je vois, je vois que
» si vous ne laissez pas là votre prince et sa
» princesse, nous arriverons bientôt à

» Montmorency, et certes ce ne peut être
» notre chemin ; mais aussi je suis trop bon
» d'écouter vos contes. Tenez, puisque
» vous prétendez être sûr de la route,
» prenez les rênes et conduisez. — Oh! je
» ne demande pas mieux... je gage que
» nous ne sommes pas à deux cents pas de
» chez madame de Marsan. — Je n'aperçois
» cependant aucune lumière. — C'est que
» la nuit est très - noire.... Ce diable de
» cheval a la bouche dure. — Vous le tour-
» mentez trop... — Ah ! j'aperçois quelque
» chose... Cocher, quel est ce pays?... —
» C'est Montmorency, monsieur, nous crie
» notre jockey.

» — Eh bien! M. Raymond, vous voulez
» tout savoir!... vous êtes un habile homme!
» — Ne vous fâchez pas, mon cher Dorsan :
» nous allons prendre ce chemin à gauche;
» je me rappelle maintenant que cela nous
» conduit droit chez madame de Marsan.
» — Je crois que nous ferions tout aussi
» bien de retourner à Paris... le temps an-
» nonce un orage... — Qu'importe? la fête

» aura lieu dans la maison.—La fête!... ah!
» parbleu! nous arriverons à onze heures!..
» —Nous y serons à dix... je vais fouetter
» cette maudite bête.— Oh! je commence
» à me résigner; j'ai pris mon parti. —On
» nous désire ardemment, j'en suis cer-
» tain!... Va donc, coquin, va donc!...—
» Dites plutôt qu'on ne pense plus à nous!
» —Oh! des personnes de notre genre ne
» s'oublient pas ainsi... Va donc, rosse.....
» —Prenez garde, vous le fouettez trop... le
» voilà qui s'emporte... —Ah! mon dieu...
» c'est vrai... est-ce qu'il prend le mors aux
» dents... —Retenez-le... serrez donc les
» guides... —Je ne peux pas le retenir,
» mon ami... Je serre tant que je peux....
» Ah! mon dieu... il va à travers champs...
» nous sommes perdus... —Eh! ne vous
» effrayez pas.... il s'arrêtera... —Jockey,
» descends et tâche de l'arrêter... »

Notre jockey a déjà sauté à terre, mais il ne nous suit pas, ce qui me fait craindre qu'il ne se soit blessé. Notre cheval galope toujours à travers les prairies, les routes et

les terres labourées. J'ai pris les rênes des mains de mon compagnon, qui n'est plus en état de rien voir et tremble de tous ses membres, en criant à tue-tête au secours ; pour comble de disgrâce l'orage éclate avec violence, la nuée crève, l'eau tombe par torrens, et le vent nous la pousse au visage.

Notre cheval ne s'arrête pas : je commence à craindre quelque accident sérieux ; nous sommes sur une côte très-rapide ; je m'attends sans cesse à être renversé avec la voiture : heureusement des vignes barrent le passage à notre fougueux animal. Il s'arrête brusquement ; mais en voulant se dégager des ceps dans lesquels il s'est pris, il fait des sauts si violens qu'il nous jette sur le côté et tombe avec nous.

« Je suis mort !... » s'écrie Raymond en tombant. Avant de m'assurer de la chose, je tâche de me dégager de ma prison, car les échalas bouchent l'entrée de notre cabriolet. Je parviens enfin à m'en tirer. Je n'ai rien, pas même une contusion. Je m'estime fort heureux d'en être quitte pour

la peur : puisqu'il était écrit que je n'irais pas à la fête de madame de Marsan, je prends mon parti, et me décide à supporter le plus philosophiquement possible les mésaventures que Raymond ne peut manquer de m'attirer.

Voyons dans quel état est mon compagnon. Il pousse de profonds gémissemens ; serait-il réellement blessé ?... Cela rendrait notre position bien plus fâcheuse.

Je me rapproche de Raymond qui, en tombant, est sorti à moitié du cabriolet, et a la figure tournée vers la terre. Je lui secoue le bras... et ce n'est pas sans peine que je parviens à lui faire lever la tête. L'eau qui tombe a déjà formé des mares, et la terre labourée s'est collée au visage de Raymond qui me dit d'une voix éteinte qu'il ne voit plus clair.

« Ce n'est rien : tournez la figure vers » le ciel, je vous réponds que la pluie vous » aura bientôt débarbouillé et débarrassé » de la terre qui vous couvre les yeux... — » Vous avez raison, mon cher ami... me

» voilà bien lavé... je recommence à voir
» clair... Ah !... je respire... — Au fait,
» êtes-vous blessé?... — Attendez donc...
» que je me tâte... j'ai mal partout... mais
» cependant je crois que je n'ai aucune
» blessure grave.... — C'est fort heureux.
» Ah ! mon ami !... quelle terrible aventure !
» — A qui la faute? — Ecoutez donc ! j'ai
» fouetté le cheval, parce que vous étiez
» pressé d'arriver... — Je vous conseille de
» mettre vos sottises sur mon dos !... —
» Nous voilà dans un bel état !... et la pluie
» qui tombe par torrent !... Il semble que
» tout soit conjuré contre nous.. Tenez...
» jusqu'à mon chapeau que j'ai crevé en
» tombant... — Ah ! parbleu ! il s'agit bien
» de votre chapeau ! — Écoutez donc, il
» s'agit de ma tête que je ne peux plus ga-
» rantir... Je suis trempé... crotté... moulu..
» froissé.... Quel rhume je vais avoir !... Et
» ma toilette !... c'était bien la peine... des
» bas à jour... Tenez, mon jabot est resté
» sur cet échalas... Ah ! mon dieu !... pour
» un rien je me trouverais mal !...—Allons,

» morbleu, Raymond, rappelez votre cou-
» rage!... Vous êtes pire qu'un enfant. Il
» faut nous tirer de là... — Où est donc
» notre jockey? — Je crains que le pauvre
» diable ne se soit blessé en sautant à terre...
» et je serai bien embarrassé de dire de
» quel côté il peut être. — Si nous pou-
» vions relever la voiture. — Et cette roue
» qui s'est détachée en versant. — C'est le
» diable qui s'en mêle... — Je crains aussi
» que le cheval ne se soit blessé sur ces
» pieux... Voilà une partie de plaisir qui
» nous coûtera cher, mon voisin. — Ah!
» que vous êtes heureux de prendre cela
» tranquillement... Moi, je suis anéanti et
» furieux à la fois!... — Suivez-moi... Tâ-
» chons de découvrir une maison... un abri
» enfin... mais remarquons bien le chemin
» que nous prendrons.... Venez-vous? —
» Attendez donc... Je mets mon mouchoir
» en marmotte pour me garantir un peu. »

Nous sortons des vignes; je suis obligé de prendre Raymond par la main pour le faire avancer, car à chaque pas il craint de tom-

ber. Nous marchons ainsi pendant dix minutes, nous enfonçant à tous momens dans des trous pleins d'eau que l'obscurité ne nous permet pas d'apercevoir; je jure, et Raymond se lamente, redoutant d'avance une fluxion de poitrine.

Enfin nous apercevons une petite chaumière, et la lumière qui brille à travers les vitres, nous annonce que les habitans ne sont pas encore endormis, car les paysans n'ont point l'habitude de conserver de la lumière pendant leur sommeil. « Nous sommes sauvés, » s'écrie Raymond, et il retrouve ses jambes pour courir vers la maisonnette. Mais je l'arrête, craignant qu'il ne s'annonce de manière à ne point nous faire ouvrir. C'est moi qui vais frapper à la porte de la chaumière.

Les villageois sont rarement défians; ceux-ci, qui étaient fort pauvres, ne craignaient pas les voleurs. On nous ouvre; j'aperçois, dans une grande salle; une paysanne entourée d'une demi-douzaine d'enfans. Je lui explique notre aventure.

pendant que Raymond, qui est déjà entré dans la salle, regarde dans une grande gamelle de quoi se compose le souper des villageois, et revient vers moi en faisant la grimace, me dire que nous ne trouverons pas grand'chose dans cette maison.

« Quoi que j'pouvons faire pour vous? » messieurs, nous dit la paysanne en re- » gardant Raymond fureter dans tous les » coins de la salle. — Sommes-nous loin de » Montmorency? — Non, à un quart de » lieue au plus. — Nous ne connaissons pas » les chemins; veuillez nous donner votre » plus grand garçon pour nous y conduire: » nous vous paierons ce service. »

En disant cela, je donne un écu à la paysanne, ce qui la dispose de suite à nous être utile. « C'est bien facile, dit-elle. Ju- » lien, tu vas aller avec ces messieurs... Si » vous êtes fatigués, j'pouvons vous donner » des ânes. — Oh! volontiers; car il faut » d'abord que nous allions à la recherche » de notre jockey qui doit être dans les » environs, et ensuite que nous tâchions

» de relever notre cheval qui ne doit point
» passer la nuit dans les champs. — Allons,
» Julien, fais sortir nos ânes de l'écurie...
» Ils n'ont pas de selles ; je vous en avertis.
» — N'importe ; ils nous seront toujours
» fort utiles. »

Les ânes sont amenés ; j'en paie de suite la location, et j'en prends un troisième pour notre jockey, que j'espère retrouver. Raymond ne se décide qu'avec peine à monter sur sa bête ; il voudrait une selle, des étriers, des coussins : il prétend aller à cheval comme Franconi, et ne peut pas se tenir sur un âne. Lassé de toutes ses jérémiades, je pars avec le petit paysan qui monte le troisième âne, et vais à la recherche du jockey. Raymond voyant que je ne l'écoute plus, se décide à me suivre, en se tenant d'une main à la croupe et de l'autre à la crinière de sa monture. Il pousse la pauvre bête derrière moi, et nous voilà de nouveau dans les champs.

Je laisse mon âne trotter au hasard. J'appelle à haute voix notre jockey ; mes com-

pagnons crient aussi de toutes leurs forces ; enfin on nous répond : nous nous dirigeons du côté de la voix, et nous trouvons notre jeune homme étendu sous un arbre. Le pauvre diable a un pied foulé et ne peut marcher. Je le fais monter sur l'âne du petit paysan ; il ne s'agit plus que de dételer notre cheval, que nous retrouvons couché près du cabriolet. La pluie avait amorti l'ardeur de la pauvre bête ; elle se laisse enfin remettre sur pied : notre guide s'assure qu'elle n'est pas blessée : il monte dessus, se place à notre tête, et la cavalcade se met en route pour Montmorency.

Tous ces détails ont pris du temps. Il est plus de onze heures et demie lorsque nous quittons notre voiture, que je recommande au petit paysan, qui me promet d'aller dès le point du jour chercher un charron pour la raccommoder. Sans Raymond nous irions grand train ; mais à chaque instant il nous force à nous arrêter : son âne ne veut pas avancer, ou tourne bride et l'entraîne dans un autre chemin, et il pousse des cris ter-

ribles lorsque nous ne l'attendons pas. Heureusement la pluie a cessé, et le temps un peu plus clair nous permet de voir devant nous.

A minuit nous apercevons les murailles des premières maisons de Montmorency. Raymond pousse un crie de joie ; son âne effrayé fait un saut et roule son cavalier dans un sentier bourbeux, où il laisse ses souliers. Comme nous étions un peu en avant, Raymond est forcé de se relever seul; la crainte de nous perdre lui rend des forces ; mais sa monture ne l'a pas attendu, et il finit la route en courant après son âne, qu'il ne rattrape que sur la place, à l'instant où nous mettons pied à terre.

Tous les habitans de l'auberge sont couchés ; mais nous frappons jusqu'à ce qu'on nous réponde. On s'étonne de ce que des voyageurs arrivent si tard ; on s'étonnera bien davantage en voyant dans quel état nous sommes ; surtout Raymond, que sa dernière chute a couvert de boue depuis

les pieds jusqu'à la tête. On nous ouvre cependant, et, comme je l'avais prévu, on recule à notre aspect. Mais je parviens bientôt à me faire écouter. Le maître, qui s'aperçoit qu'il a affaire à des gens comme il faut, nous adresse des excuses et s'empresse de nous conduire. On nous donne deux chambres qui communiquent l'une avec l'autre. On loge notre jockey ; le cheval est conduit à l'écurie, et le paysan retourne chez lui avec ses ânes.

Je fais faire un bon feu pour nous sécher, et prie l'hôte de nous faire servir ce qu'il a de prêt ; car nos malheurs ne m'ont pas ôté l'appétit.

On nous sert une volaille, du jambon, une salade et des fruits. Pendant que je me mets à table, Raymond passe dans sa chambre, où il a fait aussi allumer le feu, et il prie la fille qui nous sert, de venir lui frotter les reins, afin de lui éviter une maladie. La servante est une grosse paysanne de vingt ans, à qui un homme ne doit point faire peur. Cependant la proposition de

Raymond lui paraît singulière ; elle me regarde en souriant et paraît hésiter. « Allez, » lui dis-je, et ne craignez rien. Monsieur » ne songe maintenant qu'à sa santé, je » vous réponds de sa sagesse. »

Pendant que mon compagnon se fait frotter, je fais honneur au souper et me sèche entièrement devant le feu. La porte de la chambre de mon voisin n'est point fermée, et je l'entends stimuler la servante, tout en la complimentant sur son talent. La grosse fille doit être fatiguée depuis le temps qu'elle le frotte ; mais il me paraît que Raymond y prend goût : bientôt je juge que le feu et les services de la servante ont rendu à mon voisin toute sa vigueur, car il fait l'entreprenant, et j'entends la fille crier qu'elle va se fâcher ; et moi qui avais répondu de sa sagesse !... Fiez-vous à quelqu'un !...

Mais le bruit continue dans la chambre voisine ; enfin la grosse fille se sauve dans la mienne en riant aux éclats, poursuivie par M. Raymond en chemise, en caleçon,

et ayant pour chaussure de vieilles pantoufles de l'aubergiste. « Vous tiendrez-» vous tranquille ce soir, M. Raymond : je » ne pourrai donc pas avoir la paix avec » vous? — Mon ami, voyez quels yeux !... » oh ! la friponne, si elle voulait !...—Oui, » mais c'est que je n'voulons pas, monsieur » l'échauffé... — Allons, Raymond, laissez » donc cette jeune fille aller se coucher ; il » est tard, ce n'est pas le moment de ré-» veiller toute l'auberge ; je n'ai pas envie » de me faire encore des affaires pour vos » beaux yeux. Laissez-nous, la fille ; nous » n'avons plus besoin de rien.—Ah ! écoute » donc, la belle... où est ta chambre?... je » t'en prie, dis-moi où elle est...—Queuque » çà vous fait donc?..... — Dis toujours, » espiègle ; tu n'en seras pas fâchée. — Eh » ben j'sommes ici dessus... au fond du cor-» ridor. — C'est bon, c'est entendu. »

La servante nous laisse, et Raymond vient se mettre à table. « J'espère, lui » dis-je, que vous ne comptez pas courir » après cette fille qui se moque de vous.—

» Non !... non !..... je riais : voilà tout !.....
» Elle est ferme comme un roc !... — Elle
» doit savoir aussi comment vous êtes, car
» elle vous a frotté assez long-temps.—Oui,
» certes !... la friponne le sait !...—Il ne me
» semble pas que cela l'ait disposée en votre
» faveur. — Bah !... et sa chambre qu'elle
» m'a indiquée... — Ne vous y fiez pas. —
» Oh ! je n'ai pas envie, comme vous pensez
» bien, d'aller la trouver : mais à coup sûr,
» si je le voulais, il ne tiendrait qu'à moi.
» — Je ne crois pas.—Voulez-vous gager ?
» —Non, parce que vous feriez encore quel-
» que petite drôlerie qui rendrait ma nuit
» aussi agréable que ma soirée ; et je vous
» avoue que j'en ai bien assez comme cela
» pour aujourd'hui. Bonsoir, M. Raymond :
» je vais me coucher ; je vous conseille d'en
» faire autant. — Oui, mon voisin, oui,
» j'en ferai autant. Dormez bien..... votre
» serviteur. »

Raymond prend sa chandelle d'un air piqué, et entre dans sa chambre dont il ferme la porte sur lui. Je ris des préten-

tions et de la sottise de cet original, et je me mets au lit où je ne tarde pas à m'endormir.

Un bruit, dont je ne distingue pas la cause, me réveille bientôt; j'écoute... j'appelle Raymond pour savoir s'il se trouve indisposé. On ne me répond pas; je n'entends plus rien, et je me rendors.

Je ne me réveille qu'à huit heures. Le soleil donne en plein dans ma chambre et m'annonce une belle journée; puisque je me trouve à Montmorency sans l'avoir voulu, il faut au moins jouir des charmantes promenades que m'offrent les environs, et goûter les plaisir de la campagne avant de retourner à Paris. D'ailleurs notre cabriolet ne peut être déjà réparé; il faut bien l'attendre.

Tout en m'habillant, j'appelle Raymond, et lui demande s'il veut venir faire un tour avant le déjeûner. On ne me répond pas; il paraît qu'il dort encore. Mais la porte de sa chambre est entr'ouverte; il me semble cependant qu'il s'était enfermé hier soir.

Avançons et appelons de nouveau: « Al-

» lons donc, paresseux !... il est tard ; ré-
» veillez-vous... »

Point de réponse... je regarde dans le lit... il n'y est pas... Il sera sorti sans m'éveiller ; il aura été plus matinal que moi. Je vais m'éloigner... lorsque j'aperçois étendus sur des chaises l'habit, le gilet et la culotte que Raymond a mis là pour sécher. Comment il est sorti sans habit, sans culotte !... voilà qui est singulier... Je me souviens maintenant des projets de mon voisin, de ses agaceries à la servante, du pari qu'il me proposait en soupant... plus de doutes ! M. Raymond a voulu me faire voir qu'on ne lui résiste point ; il est allé coucher avec la grosse fille qui l'a si bien essuyé et frotté hier soir. Cependant les servantes d'auberge ne restent pas au lit jusqu'à huit heures ; celle-ci doit être levée depuis long-temps : pourquoi Raymond n'est-il pas revenu dans son lit? Est-ce qu'il veut que toute l'auberge sache où il a couché? Je n'en vois pas trop la nécessité. Il faut que je m'assure du fait.

J'appelle, je sonne : notre servante ar-

rive ; c'est celle d'hier soir. Elle se présente comme à l'ordinaire, le sourire sur les lèvres, ses gros yeux bien ouverts, le ton leste et déterminé. Cette fille-là n'a pas l'air timide : je conçois qu'elle doit être accoutumée aux visites nocturnes. Je la regarde aussi en riant.

« Vous appelez, monsieur?—Oui, mon » enfant.—Qu'est-ce qu'il faut vous servir? » — Comment va notre jockey? — Oh ! il » va ben, monsieur ; on lui a mis une com- » presse sus l'pied.—Et le cabriolet?—C'est » peu de chose; c'est l'affaire de deux heures. » Mais le propriétaire des vignes ousque » vous avez versé, a suivi le charron ; il » demande un dédommagement pour le » dégât que vous avez fait sur son terrain : » il dit que vous avez écrasé plus de douze » ceps de vigne. — Allons, il faudra que » nous payions, parce que nous avons man- » qué nous tuer sur ses échalas ; qu'on lui » donne cent sous. Ha ! çà, ma grosse, dites- » moi maintenant ce que vous avez fait de » mon compagnon?—De vot'compagnon?...

» — Oui, de ce monsieur qui est venu
» avec moi.—Ah ! celui-là qui avait perdu
» ses souliers!... et que j'ai été obligé de frot-
» ter si long-temps. — Justement. — Pardi !
» je n'en ons rien fait ! et je n'en avons rien
» voulu faire ! quoiqu'il ait été après moi
» comme un chien qu'a soif!... Ah ! mon
» dieu !... était-il tâteur donc !...—Allons,
» ma chère, il est inutile de feindre ; il a
» couché avec vous : je ne vois aucun mal
» à cela ; mais où diable est-il maintenant?—
» Quoi que vous dites donc ?... Il a couché
» avec moi !.. Ah ben ! en v'la une bonne !..
» çà n'est pas vrai, entendez-vous : je ne
» couche qu'avec ceux qui me convenont,
» et vot' vilain poupard ne m'a pas convenu
» du tout. Est-ce qu'il a le front de dire
» çà ?... ah ! c'est que j'lui arracherais les
» yeux si je l'entendais !... — Il me semble
» que quand on indique sa chambre, on
» ne doit pas faire autant de bruit pour ce
» que je vous ai dit. — Ma chambre !...
» moi !... j'lui ai indiqué ma chambre !...—
» Ah! mon dieu! est-ce que ?... ah! ah! ah! »

La servante qui était pourpre de colère, se met tout à coup à rire aux éclats. J'attends fort long-temps avant que cet accès de gaieté se calme : la grosse fille se tient les côtés et est obligée de s'asseoir avant de pouvoir me parler ; elle se remet enfin.

« Faut vous dire, monsieur, que c'te » porte que j'avons indiquée à votr'ami, » n'est pas celle de ma chambre, mais » qu'elle conduit dans une grande salle » qui fait mansarde, mais qui est ben ex- » posée, et ous qu'il fait toujours ben sec ; » v'là pourquoi le bourgeois l'a choisie » pour y mettre les fruits qu'il veut con- » server, comme des poires, des pommes, » du raisin, et puis ben de la salaison, » comme des jambons, des saucissons !..... » — Tout ce que vous voudrez ; mais je » présume que votre maître ferme cette » chambre à clef. — Oui, monsieur ; mais » malgré çà, il prétendait qu'on lui volait » souvent queuque chose, et depuis queu- » ques jours, je ne sais pas si c'est pour » attraper les voleurs, mais j'avons ben

» remarqué que la porte de la resserre » n'est fermée qu'au pène. — Et c'est là » que vous avez envoyé mon compagnon. » — Oui, monsieur. — Je ne vois pas ce » qu'il peut y avoir fait toute la nuit!..... » Mais il faut bien qu'il soit quelque part ; » Allons, la fille, conduisez-moi à votre » garde-manger. — Oh ! j'vas chercher le » bourgeois, parce qu'il nous est défendu » d'y aller à nous autres. — Je me moque » de la défense ; il faut qu'on me retrouve » mon compagnon, qui ne peut pas être » allé visiter l'ermitage, ni se promener » dans la vallée en chemise et en caleçon. » — Au fait, çà n'est pas l'usage. »

Sans écouter la servante qui est allée avertir son maître, je sors de ma chambre, je monte l'escalier, j'enfile un long corridor, au bout duquel j'aperçois une porte. Cet endroit est éloigné des chambres habitées, et si Raymond a appelé, je conçois qu'on ne l'ait pas entendu. Mais pourquoi serait-il resté là?... C'est ce que je vais savoir. Je pousse la porte qui n'est point fermée.....

J'aperçois Raymond ayant une jambe prise dans un piége, et assis sur une pile de jambons sur laquelle il s'est endormi.

Mon arrivée lui fait ouvrir les yeux. Il me tend les bras avec une expression que je ne puis rendre : « Ah ! mon ami, mon » sauveur ! délivrez-moi... je vous en prie !... » — Que diable faites-vous là ? — Vous le » voyez : je suis pris comme un rat dans » une souricière ; je ne puis bouger !... Je » suis là depuis une heure du matin, j'ai » crié, appelé, personne n'est venu, il m'a » bien fallu prendre mon parti. Voyant » que l'on ne m'entendait pas, je me suis » assis sur ce que j'ai trouvé, et à la fin je » me suis endormi... mais j'ai des douleurs » dans tous les membres.... Je me souvien- » drai de Montmorency !... »

J'ai bien envie de rire ; mais la figure allongée de Raymond me fait pitié. Cependant j'essaie en vain de le débarrasser du piége, lorsque notre hôte arrive avec la servante ; à la vue de cette dernière, mon pauvre compagnon fait une grimace épou-

vantable, tandis que la grosse fille rit aux larmes.

« Ah! ah! morgué!... je tiens donc mon » voleur, » dit l'hôte du plus loin qu'il voit Raymond; mais en approchant il est bien étonné de reconnaître le voyageur auquel il a prêté des pantoufles. Raymond fait une histoire assez vraisemblable d'une petite indisposition, qui l'ayant surpris la nuit et forcé de chercher certains lieux qu'il pensait trouver dans le haut de la maison, l'a amené enfin à se prendre au trébuchet tendu dans le garde-manger.

Notre hôte se confond en excuses : lui seul connaît le secret du piége; il se hâte de rendre la liberté à mon compagnon. Raymond va s'habiller; mais il est de fort mauvaise humeur, et ne se soucie pas d'aller admirer les environs de Montmorency. Il craint que la nuit qu'il vient de passer en chemise sur des jambons ne lui donne des rhumatismes, et il aspire au moment où nous pourrons retourner à Paris.

Je pourrais railler mon compagnon sur le guignon qui le poursuit dans ses bonnes fortunes ; mais je suis généreux et je me tais. Je le laisse se frotter, lui-même cette fois, les épaules, les jambes et les fesses ; et après avoir déjeûné, je vais seul visiter ces lieux charmans que Grétry et Jean-Jacques embellissent encore; car les hommes de génie ne meurent jamais entièrement. Je ne ferai point la description de ce que le lecteur connaît aussi bien que moi. Je ne lui apprendrais rien, et si je me trompais, on s'apercevrait de mes bévues ; mais si je passe quelque jour dans une contrée éloignée, dans un pays désert; si je vois un château gothique ou quelque chapelle tombant en ruine, alors je vous promets une belle description, car je pourrai dire tout ce qui me passera par la tête, sans craindre d'être démenti.

Retournons près de Raymond. Il m'attend avec impatience. Le cabriolet est réparé, le cheval est mis ; nous pouvons partir. Je fais monter mes deux invalides ;

car Raymond ne vaut guère mieux que le cocher; il peut à peine se remuer. Je me place au milieu, et après avoir payé la carte de l'aubergiste, sur laquelle figurent les pantoufles avec lesquelles mon compagnon revient à Paris, je me dirige vers la capitale, où nous arrivons sans accident, parce que je n'ai pas laissé prendre les rênes à M. Raymond.

Rendus à notre demeure, il faut renvoyer le abriolet et donner au cocher un dédommagement pour son pied foulé qui le retiendra encore quelques jours chez lui. Je paie, et je présente à mon compagnon la liste de notre dépense depuis la veille :

Pour le cabriolet que nous avons gardé un jour de plus que nous n'étions convenus, trente francs, ci.....	30 f. » c.
Pour la paysanne et son fils qui nous a servi de guide et aidé à relever notre cheval..	6 »
	36 f. » c.

Ci-contre.	36 f.	» c.
Pour location des ânes à minuit.	9	»
Pour réparation au cabriolet.	12	»
Pour le dégât dans les vignes.	5	»
Pour séjour à l'auberge, coucher, souper et déjeûner.	28	»
Pour des pantoufles à M. Raymond.	2	50
Pour la fille qui a frotté M. Raymond.	3	»
Pour du feu dans deux cheminées, chose qui est fort rare dans les auberges. .	2	»
Pour le cocher qui s'est foulé le pied en voulant arrêter notre cheval.	20	»
TOTAL. . . .	117 f.	50 c.

En examinant le total des frais de notre partie de plaisir, auquel il pouvait joindre sa toilette presqu'entièrement perdue, de-

puis le chapeau jusqu'aux souliers, Raymond poussa un gros soupir et fut un peu long à tirer de sa bourse les cinquante-huit francs soixante-et-quinze centimes qu'il me devait. Enfin nos comptes étant terminés, nous rentrâmes chacun chez nous.

CHAPITRE IV.

Soupçons de l'esprit. — Craintes du cœur.

Grace à mon voisin, je ne me suis pas rendu à l'aimable invitation de madame de Marsan ; mais je compte aller bientôt m'excuser, et j'aurai soin d'aller seul : je crois y gagner de toute façon.

Caroline m'attend sans doute avec impatience ; hâtons-nous de faire cesser ses inquiétudes. Je lui avais promis de revenir dans la nuit ; mais les événemens !.. Il est deux heures passées ; courons rue Caumartin.

M'y voilà... cette fois elle n'est pas à sa fenêtre... mais doit-on se donner un torticolis pour me voir arriver plus tôt ?.. Non !..

je suis trop raisonnable pour exiger cela.

Je monte, je sonne.... on n'ouvre pas. Elle est sortie !... ennuyée de m'attendre, elle est allée se promener... peut-être faire quelques emplettes nouvelles; il faut m'éloigner... je reviendrai.. sonnons encore cependant.

Je sonne de nouveau, mais inutilement. Je descends assez mécontent, parce que je suis contrarié, et rien ne contrarie plus qu'un plaisir remis. Je n'ai pas le droit de me fâcher de ce qu'elle est sortie... il me semble cependant qu'elle aurait dû m'attendre... Je m'éloigne en me grattant l'oreille ; je crois même que je me gratte le front... Serait-ce un pressentiment? Ah ! je n'ai pas encore trouvé une femme fidèle ! mais je me suis promis de ne point me chagriner d'avance ; cela ne sert à rien. Il faut que je tâche aussi de ne point me chagriner après !... je serai bien plus certain d'être heureux.

En détournant le boulevard, je l'aperçois... Quelle toilette pour une promenade

du matin ! elle m'a vu : elle paraît embarrassée... elle vient à moi cependant. Nous nous sourions tous deux... mais je crois que nous n'en avons envie ni l'un ni l'autre : ces sourires forcés se reconnaissent si facilement.

« Ah ! vous voilà... — Oui ; cela vous » étonne ? — C'est que je ne vous attendais » pas si tard. — Je crois en effet que vous » ne m'attendiez plus. — Vous venez de » chez moi ? — Oui ; et vous ? — Je viens de » me promener un peu...—Quelle toilette ! » — Elle n'a rien que de bien ordinaire, » il me semble. — Non pas en comparaison » de celle que vous portiez rue des Rosiers. » — Vons avez toujours des méchancetés » à me dire !.. — Je ne vois pas ce qu'il y a » de méchant dans ce que je viens de vous » dire. — Il faudrait peut-être sortir en ta- » blier !.. en cornette !.. — Cela ne vous » allait pas mal. — Je n'ai cependant pas » envie de les reprendre. — Oh ! je le crois. » — Il semblerait à vous entendre que » lorsque vous m'avez connue, j'étais une

» campagnarde bien gauche, bien niaise!..
» Je sais très-bien que vous n'étiez pas une
» innocente.—Est-ce que nous allons rester
» arrêtés sur le boulevard?.. Je rentre....
» venez-vous? »

J'hésite... et je la suis cependant. Nous sommes chez elle. Caroline me plaisante sur mon ton sévère : au fait! qu'ai-je à lui reprocher?... Je suis quelquefois bien peu aimable!.. je le sais, et un homme grondeur n'est pas aimé... Oui, mais un homme qu'on aime ne paraît jamais grondeur ; il a toujours raison.

J'embrasse Caroline et nous faisons la paix. Je dîne avec elle : je la mène au spectacle : je veux lui procurer du plaisir.... mais elle ne m'a pas l'air de beaucoup s'amuser... Je lui trouve quelque chose de distrait, de préoccupé ; je suis presque tenté de lui en faire la guerre ; je me retiens : elle me dirait que je bougonne sans cesse!.. Mais si elle était comme autrefois, je n'aurais pas sujet de me plaindre. Ah ! je le répète : quand on cesse d'être aimable : c'est qu'on cesse d'être aimé.

Il est près de minuit lorsque je rentre chez moi... Une secrète espérance me fait porter bien vîte la main à ma serrure... point de bouquet!... c'était le jour pourtant!... Nicette m'oublierait-elle aussi... cela me ferait de la peine... beaucoup de peine!.. Cependant quel enfantillage ! puis-je m'attendre à ce que cette jeune fille m'apporte toute l'année des fleurs, lorsque je ne daigne plus aller lui dire un simple bonjour?.. Mais au fond du cœur je ne recevais pas avec indifférence ces marques de son souvenir ; j'y étais sensible... plus peut-être que je ne le croyais moi-même ; je le sens au chagrin que j'éprouverais de son oubli : je m'étais si bien habitué à cet hommage... il me semble maintenant qu'il m'était dû ! Et pourquoi le cacher! je me flattais d'être aimé de Nicette, je la croyais susceptible de constance, et tout en ne voulant point abuser de son amour, j'étais bien aise de lui en inspirer. Ah ! je veux m'informer de sa conduite ; je veux la voir, lui parler. Demain matin je me leverai à six heures,

et j'irai rôder autour de la petite bouquetière. Que nous sommes bizarres! .. Depuis un mois je néglige Nicette ; et parce que je crois qu'elle m'oublie, je brûle du désir de la revoir, de connaître sa conduite, ses sentimens!... Est-ce de ma part amour? amour-propre? jalousie? vanité? amitié ou simple curiosité?.... C'est tout ce que vous voudrez ; mais c'est comme cela.

Quant à Caroline, je ne veux plus me tourmenter pour elle ; car enfin elle est fidèle ou elle ne l'est point. Dans le premier cas, j'ai tort de la soupçonner ; dans le second, elle ne mérite ni mon amour, ni mes regrets. Voilà un très-beau dilemme que je propose à tous les jaloux présens et à venir. Mais ils me répondront que lorsqu'on peut se parler raison, c'est qu'on n'est pas fort amoureux. A cela je n'ai rien à dire, parce que je crois que c'est la vérité.

Je suis sur pied à six heures. Je suis bien certain, à pareille heure, de ne point rencontrer de connaissances près desquelles

je rougirais de parler avec une petite marchande étalée dans la rue. Me voici près de la place où Nicette dresse son éventaire. Mais je ne vois rien... serait-il trop tôt?.. aurait-elle changé de quartier? Je m'approche d'un commissionnaire assis à deux pas : ces gens-là savent tout.

» Mon ami, est-ce qu'il n'y avait pas » une bouquetière devant cette maison? » — Si fait, monsieur; elle y était encore » il y a huit jours. — Elle n'y est donc » plus? — Oh! elle n'est pas bien loin!.... » A trente pas plus bas.... vous allez voir » une petite boutique; c'est là qu'elle est à » c't'heure. — Une boutique, dites-vous? » — Oui, monsieur, qui n'est pas grande, » mais qui est ben arrangée, quoiqu'çà. »

Je vais m'éloigner... mais si je pouvais avoir par cet homme quelques renseignemens !.... Nicette a une boutique !.. .. que dois-je en conclure?.... je tremble de deviner !..... Un autre aura donc été plus heureux que moi !..... un autre aura été écouté..... et ce trésor, que je pouvais

obtenir, et qu'il m'en a tant coûté pour respecter, c'est un autre qui le possède!...

Je me rapproche du commissionnaire ; je lui mets quelque argent dans la main, et je recommence à le questionner.

« Connaissez-vous cette bouquetière? — » Oui, monsieur, je la connais... sans trop » la connaître ; car elle est un brin fière ; » elle ne parle guère qu'à ses pratiques, et » encore faut pas que çà soit long, car elle » vous les enverrait promener... Ah! dam', » c'est une fille sage! c'est une vertu, » voyez-vous! et les vertus sont toujours » remarquées. »

L'éloge que cet homme fait de Nicette me cause un vif plaisir ; j'aurais été si fâché d'apprendre à ne plus l'estimer!

« Vous dites donc qu'elle est sage. — » Oui, monsieur : oh! je nous y connais- » sons, nous autres ; et puis j'voyons tout » ce qui se passe. Ce n'est pas que mamzelle » Nicette manque d'amoureux... Oh! pardi! » tout le quartier, si elle voulait!..... elle » est si jolie!... aussi elle vous a fièrement

» de pratiques. Il n'y a guère que six se-
» maines qu'elle est venue s'établir dans
» c'te rue ; mais c'est égal ; les jeunes gens
» l'ont bentôt aperçue, et c'est qu'il y a
» tout plein d'mirliflores qui viennent lui
» acheter, pour lui conter fleurette, vous
» m'entendez ben ; mais mamzelle Nicette
» ne vend que ses bouquets. C'est une jus-
» tice à lui rendre. Elle n'écoute pas plus
» les élégans que les laquais ! et quand il y a
» des malins qui lui commandent des fleurs
» pour qu'elle leur en porte, ils sont ben
» attrapés ; car elle leur envoie tout çà par
» la petite fille du perruquier. »

Je m'éloigne, charmé de tout ce que je viens d'apprendre ; en deux sauts je suis devant la boutique de Nicette. Elle range déjà ses pots de fleurs sur les planches placées en dehors de la rue. En me voyant elle pousse un cri de surprise.... Les œillets qu'elle tenait lui échappent des mains. Elle rougit..... et peut à peine balbutier. « Quoi !... c'est vous, monsieur !... »

Je souris de son étonnement ; j'entre

chez elle. Je m'assieds sur un escabeau, et je la regarde... Qu'elle est jolie! le plaisir l'embellit encore, et il brille dans les regards qu'elle jette sur moi.

« C'est vous, M. Dorsan... vous... chez » moi... Ah! je ne m'attendais pas à tant » de plaisir!.... je ne l'espérais plus. — » Pourquoi donc cela, Nicette? — Mais.... » il y a si long-temps!.... — Il est vrai. » Mais j'ai des occupations qui ne me per- » mettent pas de... — Oh! monsieur!... je » vous crois.... D'ailleurs n'êtes-vous pas » le maître,.... et pouvez-vous penser à » une marchande de bouquets!.... »

Il y a quelque chose de si touchant dans la manière dont elle me dit cela, que je me sens tout ému. Comment ai-je pu oublier tant de charmes, de candeur, de sensibilité!... Je ne me conçois pas.

Elle est toujours debout devant moi; je lui prends la main; je vais, je crois, l'attirer sur mes genoux.... elle me laisse faire.... elle jette des regards inquiets autour d'elle, mais n'a pas la force de s'éloi-

gner de moi... Imprudent! qu'allais-je faire!... nous sommes à la vue des passans; on peut entrer à chaque instant. Elle n'a que sa réputation, et je vais la flétrir!... Pauvre petite! elle me la sacrifierait, en craignant de me déplaire.

Je lui quitte la main ; je m'éloigne d'elle, en portant mes regards vers la rue : elle me comprend ; ses yeux me remercient.

« Vous avez pu louer une boutique, » Nicette? — Oui, monsieur; je gagne » beaucoup depuis que je suis dans ce » quartier; j'économise et je ne dépense » guère; je suis certaine de pouvoir me » tirer d'affaire : je ne crois pas avoir mal » fait? — Non.... je sais que vous vous con- » duisez fort bien. — Vous le savez? — Je » n'en ai jamais douté : vos bouquets m'ont » prouvé aussi combien votre ame est re- » connaissante..... — Ah! puis-je oublier » ce que vous avez fait pour moi? — Vous » n'avez point fait de connaissances dans » cette rue?... — Non, monsieur ; je n'en » veux pas faire. — Vous ne vous ennuyez

» pas seule? — Comment pourrais-je m'en-
» nuyer? j'ai toujours quelque chose à pen-
» ser. — Le soir, que faites-vous? — Je lis, et je
» m'apprends à écrire. — Vous savez écrire?
» — Un peu... dans quelque temps je saurai
» mieux, je l'espère. Il y a un vieux monsieur
» qui me donne quelquefois des leçons. —
» Qu'avez-vous besoin d'en savoir davan-
» tage? — C'est vrai, monsieur; si cela
» vous déplaît, je n'apprendrai plus. —
» Oh! je ne dis pas cela; étudiez, Nicette,
» puisque vous y trouvez du plaisir : vous
» n'étiez pas née pour vendre des bouquets;
» mais croyez-moi cependant, ne cherchez
» pas à sortir de la condition où le sort
» vous a placée; cela réussit rarement. —
» Oh! je ne cherche rien, monsieur; je
» voudrais seulement être un peu moins
» bête qu'autrefois. — Ma chère amie, vous
» pouvez être ignorante, mais vous ne
» pouvez être bête; vous serez toujours
» charmante; votre esprit naturel n'a pas
» besoin, pour plaire, des ressources de l'in-
» struction, comme vos attraits n'ont pas

» besoin des secours de l'art pour séduire. » Ah! Nicette, soyez toujours telle que » vous êtes maintenant !.... telle que je vous » vis pour la première fois ; ne changez » jamais ! »

Elle m'écoute en silence ; son doux regard approuve tout ce que je dis : nous nous entendons si bien !... Mais des importuns viennent déjà regarder ses fleurs ; il faut que je m'éloigne. Je lui dis adieu, et je reste encore devant elle... il n'y a pas moyen de prendre un baiser..... Je le sens bien... elle me devine... nous soupirons tous deux !..... se quitter aussi froidement !.... Ah ! si nous étions chez moi !.. je n'ai qu'un mot à dire; elle viendrait, j'en suis certain ; mais ne le disons pas, ce mot, car elle serait perdue.

Je lui serre la main et je me sauve... Je sens qu'il faut la fuir pour ne point l'adorer.

CHAPITRE V.

La confidence.

Comme un changement heureux dans notre destinée nous raccommode avec la vie, comme un coup de dé favorable nous rapproche de la fortune, comme un beau trait réconcilie un misanthrope avec l'humanité, comme la réception d'une pièce calme l'humeur d'un auteur, comme une bouteille de vin vieux fait oublier à un ivrogne ses sermens, comme un rayon du soleil fait disparaître les traces de l'orage, de même la vue d'une jolie femme nous fait oublier nos projets de sagesse; son amour efface de notre ame le souvenir des perfidies de notre dernière maîtresse, et

ses vertus nous raccommodent avec les femmes, que nous jurons de fuir toutes les fois que nous avons été trompés, mais que nous ne fuyons pas, parce que cela n'est point dans la nature.

Ainsi la vue de Nicette me fait toujours l'estimer davantage. Je me reproche de médire quelquefois d'un sexe chez lequel on trouve des modèles de sensibilité, de délicatesse, de douceur, et qui rachète souvent une faiblesse par mille qualités. D'après cela je pense que j'ai eu tort de soupçonner Caroline; que rien dans sa conduite ne méritait d'éveiller ma jalousie, et que c'est souvent par des reproches et une méfiance mal fondée que l'on aigrit un cœur que l'on aurait pu fixer.

Je vais même jusqu'à me dire que c'est ma faute si j'ai été trahi si souvent, et que je n'ai jamais fait que le contraire de ce qu'il fallait pour conserver l'amour d'une femme. On va loin avec des syllogismes que l'on se propose à soi-même. De la manière dont j'y allais, j'aurais fini par me prouver

que les infidélités de ces dames ne sont que la conséquence de notre conduite avec elles, lorsque je me trouvai devant Tortoni, au moment où Raymond y entrait avec un monsieur d'une soixantaine d'années, assez mal bâti, d'une figure bête et désagréable, et forcé de s'appuyer sur une canne pour faire avancer sa jambe gauche ; mais dont la mise annonçait l'opulence, et les manières un reste de prétention.

Je ne me soucie point de m'asseoir près de ces messieurs, malgré les sollicitations de Raymond, qui me crie que nous allons déjeûner ensemble. Je feins de ne point l'entendre et me place dans un coin, loin de Raymond, que je redoute encore plus depuis notre voyage à Montmorency. Mais tout en prenant mon chocolat, je m'aperçois que la conversation de ces messieurs est très-animée. Je gage que ce vieux goutteux raconte à son ami quelques bonnes fortunes qu'il a soin de faire sonner bien haut, pour se donner encore l'air d'un séducteur. Ne ferait-il pas mieux de soigner ses infir-

mités? Il se lève cependant; je crois que Raymond va le suivre... mais non, il reste et vient vers moi.

« Bonjour, mon ami. Eh bien! sommes-
» nous un peu remis des fatigues du
» voyage?—C'est à vous qu'il faut demander
» cela. Grâce au ciel, je n'ai pas couché sur
» un jambon, les jambes prises comme une
» mauviette. — Ah! l'espiègle!... Çà, c'est
» vrai que j'avais assez l'air d'un moineau;
» mais je ne m'en ressens plus; je me suis
» tant frotté hier... j'ai usé deux bouteilles
» de cosmétique pour la peau et trois fla-
» cons d'huile de Ceylan : aussi ce matin
» j'avais retrouvé toute mon élasticité. Dites-
» moi : connaissez-vous la personne qui
» était avec moi tout à l'heure? — Non. —
» C'est M. de Grandmaison. — Je n'en ai
» jamais entendu parler.—C'est un homme
» très-riche!... immensément riche!... —
» Il est immensément laid. — C'est un an-
» cien financier... fournisseur, entrepre-
» neur... — Oui, j'entends. — Il donne des
» bals délicieux. — Ce n'est pas pour lui,

» à coup sûr.—Oh ! c'est encore un égril-
» lard !..... — Il n'en a pas l'air. — Parce
» qu'il traîne un peu la jambe !... Cela ne
» l'empêche pas de faire des conquêtes. —
» C'es-à-dire d'en acheter. — C'est ce que
» je voulais dire : mais cela revient au
» même. J'avoue, entre nous, qu'il n'a pas
» inventé la poudre, et que son éducation
» se borne à la règle de la multiplication et
» de la soustraction, qu'il entend parfai-
» tement. Mais enfin avec tout cela il a les
» plus jolies femmes de Paris. — Cela ne
» fait pas l'éloge des plus jolies femmes de
» Paris. — Il me contait tout à l'heure une
» nouvelle intrigue qu'il est sur le point de
» terminer... oh ! oh !... c'est fort drôle !...
» C'est une jeune beauté ravissante !... qu'il
» va souffler à un jeune homme.—Quelque
» fille entretenue... — Il paraît que la petite
» vaut son prix et qu'elle faisait des façons,
» et puis le jeune homme, qui sans doute
» est jaloux, la tient de près... Malgré cela
» on s'est vu... à la fenêtre d'abord... puis
» les billets ; puis les propositions !.. Grand-

» maison, qui sait comment il faut s'y pren-
» dre, a parlé de cachemires, de brillans!
» La petite est coquette, et il paraît que son
» jeune amant ne l'entretient que sur un
» ton bourgeois! Le pauvre garçon sera
» bientôt évincé. »

J'éprouve une certaine inquiétude dont je n'ose encore me rendre compte; le récit de Raymond, que j'avais écouté machinalement, m'intéresse maintenant beaucoup: les mots de cachemire, de fenêtre, de brillans, éveillent dans mon esprit de vagues soupçons, auxquels je rougis de m'arrêter, lorsque je me rappelle la tournure et l'âge de M. de Grandmaison. Mon amour-propre ne peut admettre que l'on me préfère un pareil rival... mais une voix secrète me dit que l'amour-propre nous trompe souvent; je veux m'assurer de la vérité, et j'adresse à Raymond des questions qui, j'en suis certain, vont me prouver que j'ai tort de me tourmenter.

« Où demeure ce M. de Grandmaison?
» — Rue Caumartin, dans une superbe

» maison qui est à lui... C'est presqu'à l'en-
» trée, par le boulevard. »

Je sens un frisson parcourir tout mon corps ; mon estomac se serre ; un poids se place sur ma poitrine, et tout cela est l'affaire d'un mot et d'une seconde ; je continue cependant en affectant la plus grande tranquillité.

« Et cette jeune beauté?... — Elle loge
» en face de lui, dans une petite maison
» où il n'y a point de portier, au second sur
» le devant. C'est à sa fenêtre que Grand-
» maison l'a aperçue : la rue est large; mais
» il a une lorgnette délicieuse, qu'il a fait
» faire pour aller voir les ballets de l'Opéra.
» C'est un petit télescope ; elle vous met
» sur les objets, et vous savez comme c'est
» agréable pendant qu'une danseuse fait
» une pirouette, de braquer cela sur... —
» Mais achevez donc : cette jeune femme?...
» — Comme je vous le disais, avec sa lor-
» gnette, il s'est convaincu qu'elle est jeune,
» jolie, bien faite et point fanée!... Oh ! il
» a des verres pour cela qui sont précieux !

» — Mais l'amant ?... — L'amant ne loge » pas avec elle. Il vient la voir fort souvent; » mais alors ce n'est pas à la fenêtre qu'il » se met : c'est ce qui fait que Grandmai- » son n'a fait que l'entrevoir... car elle a » bien soin de quitter sa croisée, dès que » le jeune homme arrive !... — Enfin ? — » Enfin tout va le mieux du monde. Grand- » maison a mené la petite en loge grillée à » l'Opéra, avant-hier, parce que justement » l'amant était à la campagne. »

Ici je ne suis plus maître de moi, et sans voir ce que je fais, je donne un coup violent sur la table qui est entre moi et mon voisin : la secousse est si forte que la tasse de chocolat saute au nez de Raymond, qui en me parlant se tenait courbé sur la table; le reste du liquide se répand sur le gilet et le jabot de mon voisin qui fait lui-même un saut en arrière, épouvanté par le geste qui vient de m'échapper.

Honteux de laisser voir mon trouble, mon dépit, ma fureur, je tâche de prendre sur moi ; je compose ma figure, et je fais

mes excuses à Raymond qui ne sait pas s'il doit se rapprocher de moi, et demande un verre d'eau pour s'essuyer le visage.

« Pardon !... mille pardons ! mon cher » Raymond... je ne sais pas ce qui m'a pris... » Vous disiez donc qu'avant-hier...—Vous » m'avez fait une peur terrible... est-ce que » vous avez des attaques de nerfs ?—Non, » non ; c'est une distraction ! Vous disiez... » —Diable ! il faut prendre garde à cela... » Vous êtes cause qu'il faut que j'aille chan- » ger de gilet et de chemise.—Oh ! ce n'est » rien... Enfin avant-hier il a donc mené » cette jeune femme à l'Opéra en loge » grillée ? —Oui, oui... En ai-je encore à » la figure ?—Rien du tout : vous avez une » mine charmante... Continuez...»

Ce compliment remet Raymond de bonne humeur ; il cache son jabot en dedans, et reprend la conversation.

« Oui, ils ont été en petite loge...—De » manière que tout est fini ?...—Oh ! pas » encore. Vous entendez bien que la belle » fait des façons ; et puis Grandmaison

» n'est pas homme à mener les choses si » rondement... avec sa jambe, il lui faut » toutes ses commodités. Oh ! si c'eût été » l'un de nous deux, l'affaire serait ter- » minée ! c'est que nous sommes des lurons ! » — Mais depuis ?... — Il a revu la petite » hier matin *extrà muros :* il a promis pour » ce soir un cachemire magnifique et tout- » à-fait turc, si elle veut venir souper chez » lui ; de plus, un logement complet, une » femme de chambre, une voiture à ses » ordres, et cent louis par mois, sans » compter les cadeaux, si elle consent à ne » point retourner chez elle... — Eh bien ? » — Elle a accepté... — Elle a accepté !... »

Je me lève si brusquement que Raymond se rejette en arrière et me regarde avec inquiétude.

« Mon voisin, est-ce que cela vous re- » prend ? — Non, je n'ai rien... Allons » prendre l'air un peu. »

Et j'emmène Raymond en le prenant par le bras. Il me suit en faisant la grimace. Sans doute je lui serre le bras sans m'en

apercevoir ; car il me supplie de le lâcher... mais je ne l'entends pas.

« Mon cher Dorsan !..... vous avez des » crispations... lâchez-moi le bras, s'il vous » plaît... — Oh ! les femmes ! les femmes !... » Mais pourquoi éprouvé-je ce serrement » de cœur... car enfin je ne l'aime pas !... » non, je ne l'aime pas.—Mon ami, lâchez- » moi, je vous en prie... — Ah ! c'est qu'il » est cruel de se voir toujours jouer de la » sorte !... d'être trompé sans cesse ! et pour » qui ! je vous le demande ?... — Je ne sais » pas ce que vous me demandez ; mais lâ- » chez-moi ; vous me faites mal.... je serai » obligé d'appeler du monde... — Mais ce- » pendant... est-ce bien elle ?... il faut que » je la confonde... Raymond !... »

Je me retourne vers mon compagnon, dont je remarque alors seulement la figure piteuse et les yeux épouvantés ; je lui lâche le bras, et reprenant un peu de calme, je lui demande ce qu'il a. « Ce que j'ai !... ma » foi ! c'est vous qui avez des accès de fièvre » cérébrale... vous me serrez le bras à me

» faire crier ; vous poussez des exclamations
» que je ne comprends pas... — Ah ! c'est
» que je pensais à quelque chose que je vous
» conterai plus tard ; mais revenons à cette
» intrigue de votre ami : elle m'amuse beau-
» coup. — Je ne me serais pas douté que
» vous vous amusiez !... M. de Grandmaison
» soupe ce soir avec sa nouvelle conquête !
» Oui, c'est pour ce soir. — Je serais bien
» curieux de voir cette femme, que vous
» dites si jolie !... — Ma foi, je le suis beau-
» coup aussi, moi, car je ne la connais pas
» plus que vous, et je me fais une fête de
» la voir... — Comment ! vous la verrez ? —
» Certainement ; je suis du souper, moi, et
» cinq ou six aimables roués, des intimes
» de Grandmaison. Comme il est un peu
» bête par lui-même, quand il a dit à une
» femme qu'il voudrait bien... vous m'en-
» tendez... il ne trouve plus rien à lui dire
» pour l'amuser ; et comme il veut ménager
» ses plaisirs, parce qu'il n'est pas comme
» nous en état de recommencer souvent,
» il réserve son ardeur pour la nuit ; au

» souper il invite toujours plusieurs amis,
» afin de mettre sa belle en train. — Voilà
» qui est parfaitement calculé, et fort agréa-
» ble pour les convives... — Vous compre-
» nez qu'il nous en revient toujours quel-
» que chose... Ces femmes-là, quand elles
» ont un grand fonds de sensibilité, ne
» peuvent point se contenter de Grand-
» maison qui est invalide!... — J'entends!
» vous êtes son ami et son suppléant. — Je
» suis tout ce qu'on veut, moi!... Oh! nous
» nous amusons à ces petits soupers!... nous
» rions comme des fous!... la chère est dé-
» licieuse! le vin excellent!... point de gêne,
» point de cérémonies; nous badinons,
» nous chantons, nous buvons, et les plai-
» santeries, les petits mots à double sens,
» les anecdotes piquantes, les couplets gail-
» lards!.. C'est un feu roulant; tout le
» monde parle à la fois; on ne s'entend pas:
» c'est charmant. — Vous me donnez du
» regret de ne pas être des vôtres. — Le
» voulez-vous, mon cher?... Parbleu! si
» cela vous fait plaisir, je me fais fort de

» vous introduire. — Quoi ! vraiment,
» vous pourriez ? — Je puis tout ce que je
» veux, moi !... vous savez bien que tout
» me réussit. — Je l'avais oublié... mais ce
» monsieur de Grandmaison ne me connaît
» pas... — Qu'est-ce que cela fait ? Je vous
» connais, moi, cela suffit !... Présenté par
» Raymond, vous serez le bienvenu !... —
» Vous croyez que je puis ?... — Mais sans
» doute !... Que l'on soit gai... que l'on dise
» des farces, des gaudrioles, et on est bien
» reçu chez Grandmaison : c'est pour cela
» qu'il m'affectionne beaucoup, moi.... —
» Oh ! s'il ne s'agit que de faire des farces...
» je vous en promets pour ce soir. — Vous
» êtes notre homme ; c'est convenu, c'est
» décidé... Ce soir venez me rejoindre au
» café Anglais, à dix heures... c'est l'heure
» à laquelle on se réunit. — J'y serai, je
» vous le jure. — Mais si vous m'en croyez,
» vous prendrez ce matin un peu de fleur
» d'orange pour calmer vos nerfs. — Soyez
» tranquille !... cela ne me reprendra plus.
» — Adieu donc : à ce soir dix heures. »

Raymond me quitte ; je réfléchis longtemps à tout ce que je viens d'apprendre. Cette femme est Caroline !... je n'en saurais douter ! ... et cependant un faible espoir luit encore au fond de mon cœur. Allons chez elle... mais cachons bien ce que j'éprouve : essayons, s'il se peut, de lire dans son ame... de deviner sa trahison dans ses yeux... Mais surtout, soyons raisonnable !.... soyons philosophe.... et tâchons de nous pénétrer de ces deux vers :

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

CHAPITRE VI.

Le petit souper.

Je la trouve chez elle. Mon arrivée ne paraît pas la gêner ; elle me reçoit, me parle, me sourit comme à l'ordinaire. Aurais-je eu tort de la soupçonner ? Cependant elle ne remarque pas mon trouble !.... La secrète agitation que je m'efforce de cacher n'échapperait point aux yeux de l'amour !... Ceux-là voient tout, devinent tout !... et Caroline ne me fait aucune question, lorsque je brûle, lorsque je ne sais ce que je dis... lorsqu'à chaque instant je suis près d'éclater, et ne comprime qu'avec peine tous les tourmens que j'endure !... Non, elle ne m'aime plus.

Je lui dis que je compte passer la journée avec elle... je crois lire dans ses regards de l'embarras.... mais elle se remet aussitôt. « Vous me ferez toujours plaisir en restant » avec moi, » me dit-elle enfin, avec cette voix si douce qui m'a séduit dans notre rencontre sur le boulevard..... Ah! ces voix-là sont trompeuses comme le reste!

C'est en vain que je veux composer ma physionomie, et me donner un air de gaieté; je ne puis y parvenir.... Je sens toujours quelque chose qui m'étrangle, qui m'étouffe!..... Ah! j'ai déjà éprouvé cela bien souvent. Je me mets à la fenêtre.... je m'en retire aussitôt... Il ne faut pas que ce soir je puisse être reconnu. Ah! que la journée est longue..... Je hâte l'instant du dîner. Jamais, je crois, repas ne fut plus triste!... Caroline se plaint de la migraine... moi, je ne me plains pas. Si je pouvais lui parler d'amour!... Essayons.... mais je ne vois plus que des lieux communs dans ce qu'elle me répond!... Ah! c'est une bien sotte conversation entre deux personnes qui ne s'aiment plus.

Je lui propose de venir au spectacle. Elle me refuse, sa migraine augmente..... elle se sent mal à son aise.... Perfide !..... je te comprends !.. Pourquoi donc ne pas me dire franchement : « Je ne t'aime plus !... » Ah ! je t'en voudrais moins si tu agissais ainsi. Mais on veut à l'inconstance ajouter la fausseté, la dissimulation ; on veut toujours nous tromper.

« Voulez-vous que je reste près de vous? » lui dis-je en affectant de l'inquiétude pour » sa santé. — Non..... non.... je vous re- » mercie !.... il ne me faut que du repos ; » demain je n'y penserai plus. »

Elle ne peut cacher la crainte que lui cause ma proposition, qui dérangerait ses projets. Il ne tiendrait qu'à moi d'en empêcher ce soir l'exécution en restant avec elle ; mais qu'en résulterait-il?.... Je ne ferais que retarder le moment ! je n'aurais pas bientôt le plaisir de la confondre !.... Ah ! je n'ai garde de reculer cet instant !.... je voudrais déjà qu'il fût arrivé !... Quand nous devons éprouver quelque peine,

les momens qui la précèdent sont plus pénibles que ceux qui la suivent.

Huit heures sonnent. Elle va se coucher pour essayer de dormir. C'est me donner le signal de la retraite. Je lui dis adieu. Elle s'avance pour m'embrasser.... elle me serre la main, et ses yeux sont secs, son sein n'est pas agité!.... Je sors : il était temps! j'allais éclater!

Je ne suis pas fâché d'avoir deux heures devant moi avant d'aller rejoindre Raymond. J'aurai le temps de me calmer, et de prendre un parti. Je sens déjà que le grand air me fait du bien!.... je l'ai cent fois éprouvé : une atmosphère plus ou moins épaisse influe beaucoup sur notre manière de sentir, surtout lorsque nous avons le malheur d'avoir les nerfs irascibles... Un peu de pluie, un peu d'orage calme ou excite nos passions; celles qui sont dans la nature doivent lui être soumises, et grâce au ciel, je ne connais que celles-là, et ne suis pas de l'avis de ceux qui affirment qu'elles le sont toutes.

Elle a quitté pour moi sa tante, son petit Jules et bien d'autres!..... pourquoi ne me quitterait-elle pas aussi? Elle ne m'aime plus; ce n'est pas un crime! elle me trompe, c'est là, je crois, ce qui me chagrine le plus; car on est humilié d'être trompé, surtout lorsqu'on est d'âge à tromper soi-même.

Mais enfin une pareille liaison devait finir; un peu plus tôt, un peu plus tard.... qu'importe! Ce n'est pas non plus de l'amour que j'avais pour elle.... C'est, je crois, pour cela que je lui en veux autant!... J'éprouve du dépit de m'être laissé prévenir. L'amour pardonne bien des choses que l'amour-propre n'excuse point.

Ah! si j'étais trompé par Nicette!... je sens que ma peine serait bien différente. Je me rappelle à quel point j'ai été inquiet, agité, en apprenant qu'elle avait pris une boutique, et pourtant je ne suis que son ami. Pensons à Nicette; c'est le meilleur remède à opposer à Caroline.

J'ai parcouru tous les boulevards. J'ai eu

le temps de raisonner. J'ai entièrement pris mon parti. Je sens qu'il faut être fou pour se chagriner de la trahison d'une femme qui en a trahi d'autres pour nous. Comment en effet compter sur la foi de quel qu'un qui ne nous donne pour garantie que des infidélités.

Je suis donc décidé à m'amuser aux dépens de mademoiselle Caroline. C'est la meilleure vengeance que l'on puisse tirer d'une femme qui nous trompe. Toutes celles où l'on aperçoit de la haine, du dépit ou de la jalousie, dénotent encore un reste d'amour. Ce ne sont pas là des vengeances.

Je suis à dix heures au café Anglais... Je prends du punch en attendant Raymond. Je ne veux pas m'étourdir ; mais je veux avoir ce degré de folie qui fait que l'on aperçoit moins celles des autres. Mon voisin arrive dans le négligé recherché d'un homme à bonnes fortunes. On croirait à son air radieux que c'est lui qui est ce soir le héros de la fête.

« Nous allons bien nous amuser, » me dit-il en s'asseyant près de moi, et en appuyant son coude sur la table voisine, sans remarquer qu'il le met dans un riz au lait que prenait tranquillement un vieil habitué.

« Que diable, monsieur !..... prenez donc » garde à ce que vous faites, » dit le vieux monsieur, en quittant son journal. Raymond se confond en excuses, et dans la vivacité avec laquelle il ôte son coude, trempé dans le potage, il fait rouler le vase plein de riz sur le pantalon blanc d'un petit-maître qui lisait le Journal des Modes.

Le petit-maître jette les hauts cris; le vieil habitué apostrophe rudement Raymond; et je vois que ses excuses vont achever de gâter les affaires. Ne me souciant pas qu'une nouvelle aventure nous empêche de nous rendre chez M. de Grandmaison, je me hâte de faire mes efforts pour rétablir le calme et apaiser ces messieurs. J'y parviens enfin, et de crainte d'un nouvel accident j'entraîne Raymond hors du café.

« Il me semble que la soirée commence » mal, lui dis-je en l'emmenant vers la rue » Caumartin. — Bah !.... au contraire !... » cela nous promet de la gaieté. Ce n'est pas » ma faute si ce vieux politique place son » riz justement sous mon bras... il n'avait » qu'à le manger au lieu de lire le journal, » et tout cela ne serait pas arrivé. Mais il » est dix heures et demie ; hâtons-nous : je » gage qu'on nous attend... — C'est-à-dire, » vous. — Oh ! j'ai écrit un mot à Grand-» maison pour le prévenir que je lui ame-» nerai un intime ; ainsi on vous attend » aussi. »

Nous arrivons rue Caumartin. Nous entrons dans un bel hôtel... c'est bien en face de chez Caroline. Nous montons un escalier superbe ; nous traversons plusieurs antichambres éclairées par des globes lumineux attachés au plafond et où bâillent une demi-douzaine de laquais. Tout annonce en ces lieux le faste et l'opulence... Je n'avais pas tout cela à lui offrir !... Je croyais faire beaucoup pour elle !.. je me suis gêné... en-

detté... que m'en revient-il? Ah! je me souviendrai d'avoir voulu faire l'entreteneur.

Le cœur me bat un peu en approchant du petit salon, où la société nous attend... mais je me remets bientôt. Nous entrons... Je ne vois que quatre hommes, parmi lesquels n'est point le maître du logis.

« Eh! bonjour, mes amis, dit Raymond » en entrant, et en courant serrer la main » à tous ces messieurs. Voici un aimable » garçon qui veut bien ce soir s'amuser » avec nous. Mais où donc est Grandmai- » son? — Dans son boudoir... Il apprivoise » sa petite avant le souper... — Ah! c'est » juste!... c'est juste!... on fait ses derniers » arrangemens; on achève de s'entendre... » L'avez-vous vue, messieurs? — Pas en- » core. On la dit charmante!... — Séduisante... et presque novice! — Diable! » c'est du merveilleux!... — Aussi Grand- » maison nous recommande d'être moins » polissons qu'à l'ordinaire. — C'est bon!... » nous irons par gradations pour ne point » l'effaroucher. Mais enfin il faut bien la

» former, cette petite, et en vérité ce n'est » pas Grandmaison qui en est capable!... » — Le pauvre homme!... C'est tout au » plus s'il pourra lui dire un petit mot... » après souper.

» — Ce n'est pas un rude causeur comme » Joconde!.... — Non, mais son vin est » délicieux!...—Et son cuisinier excellent... » d'honneur! j'ai pour lui une estime!... » — Pour le cuisinier!—Non, pour Grand- » maison, mauvais plaisant... Allons, mes- » sieurs, point de mots à double sens : » cela nous est défendu aujourd'hui. Moi, » d'ailleurs, je suis pour les mœurs avant » tout!... »

Pendant cette aimable conversation, je m'amusais à examiner ces messieurs. L'un gros, court et roux, se contentait de rire à chaque plaisanterie des autres, sans se permettre d'y ajouter du sien. Celui qui parlait le plus était un petit homme d'une cinquantaine d'années, qui voulait renchérir sur les jeunes gens, en se donnant l'air d'un mauvais sujet, et en disant toutes

les ordures qui lui passaient par la tête. Un jeune homme maigre, pâle, livide, dont les yeux caves et éteints annonçaient l'abus qu'il faisait de la vie, était étendu dans un fauteuil et se dandinait en ajoutant parfois quelques plates rapsodies aux bons mots de Raymond, qui se trouvait dans son centre. Enfin un grand et épais personnage, à la figure hébétée, ayant de gros yeux de bœuf, et un nez qui aurait fait honte à une coloquinte, complétait la réunion, où, suivant moi, il ne manquait que M. le baron de Witcheritche.

Enfin une porte du fond s'ouvre, et M. de Grandmaison arrive en traînant sa jambe. Mais il est seul. « Où est-elle?... où » est-elle?... s'écrient à la fois tous ces mes- » sieurs. — Un moment!.... un moment » donc!... vous allez voir... Elle fait un peu » de toilette. Quand je lui ai dit que je la » faisais souper avec mes amis, elle n'a pas » voulu paraître en négligé... et puis je ne » suis pas fâché qu'elle voie tous les cadeaux » que je lui fais. Je l'ai laissée avec une

» femme de chambre. Un peu de patience » et du punch... cela nous fera attendre le » souper. »

Raymond me présente à M. de Grandmaison, qui s'épuise en complimens banals sur ce que je veux bien embellir sa petite réunion. Tout en lui répondant, je crains qu'il ne me reconnaisse ; mais ma peur est bientôt dissipée. Je vois que M. de Grandmaison a besoin de sa lorgnette d'Opéra pour bien distinguer les objets.

On apporte un énorme bowl rempli de punch, auquel ces messieurs font tant d'honneur que je ne sais pas trop dans quel état ils seront pour le souper. Le grand monsieur à figure bête, que l'on appelle milord, ne fait qu'emplir et vider son verre ; tandis que le petit roux, que j'entends nommer Zamorin, se bourre de macarons, d'oublies et de biscuits, afin de mieux attendre le souper.

Le vieux libertin et le jeune homme languissant s'informent de la figure de la nouvelle maîtresse de Grandmaison, et

l'Amphytrion fait le détail de ses charmes, en promettant d'en dire davantage le lendemain. « — Comment la nommera-t-on? » dit Raymond. — Elle s'appellera madame » Saint-Léon... C'est un joli nom, n'est-ce » pas, messieurs? — Oui, très-joli. Je tiens » au nom, moi. — A-t-elle des enfans? — » Imbécille!.. on t'a dit qu'elle était presque » novice. — Oui, mais presque ne veut pas » dire que... — Allons, taisez-vous, Ray- » mond, vous offensez l'innocence!... dit » M. Rocambolle (c'est le vieux plaisant). » Je suis sûr que Grandmaison a été cher- » cher cette femme-là aux Vertus.

Enchanté de sa plaisanterie, M. Rocambolle se tourne en riant vers le jeune homme, qui rit aussi en laissant voir deux ou trois dents gâtées, les seules qui lui restent.

Au milieu du brouhaha général, ne voulant pas avoir l'air de m'ennuyer dans l'aimable société de ces messieurs, je dis à tort et à travers tout ce qui me passe par la tête; et j'ai quelquefois, sans m'être donné

aucune peine pour cela, le plaisir de faire rire la joyeuse réunion, et Raymond s'écrie : « Je vous avais bien dit que c'était un » farceur !..... un homme charmant. » Il paraît que je suis aimable : je n'ai, je le jure, fait aucuns frais pour l'être ; mais je crois que ces messieurs sont bien disposés.

On vient annoncer que le souper est servi. Grandmaison regarde sa montre : « Il y a trois quarts d'heure, dit-il : elle » doit être prête... je vais la chercher. » Rendez-vous dans la salle du souper ; je » vais vous l'amener. »

Il s'éloigne, et Raymond qui connaît les êtres, nous conduit dans une pièce ronde, décorée avec élégance, et au milieu de laquelle est une table garnie de tout ce qui peut flatter la vue, l'odorat et le goût. Un belle pendule, placée sur une petite cheminée de marbre blanc, marquait alors près de minuit.

« Diable ! dit M. Rocambolle, déjà mi- » nuit !... nous n'aurons guère le temps

» de nous divertir. — Ni de manger, dit » Zamorin.

» — Attendez, attendez, messieurs, dit » Raymond, qui croit toujours trouver le » moyen de parer à tout. Je vais la retarder » d'une heure. — Bien dit!... bien dit! » s'écrie-t-on de toutes parts... Ce diable de » Raymond n'est jamais en défaut!... il est » inventif comme une petite fille.»

Enchanté de montrer les ressources de son imagination, Raymond court à la pendule; il enlève avec une vivacité effrayante le globe qui la recouvre : il tourne les aiguilles; il enfonce la clef sur le côté du retard, et de la manière dont il y va, je présume que dans deux heures il ne sera pas encore minuit. Notre attention est distraite par le son de la voix de M. de Grandmaison : cela nous annonce l'arrivée de celle que tous les convives attendent; mais avec bien moins d'impatience que moi!

Tous les yeux se tournent vers la porte par où elle va entrer; seul, je me mets à l'écart

et de manière à ne pas être aperçu d'abord. Nous entendons déjà le frôlement de sa robe... dans ce moment un craquement très-fort rententit dans l'appartement : c'est Raymond qui vient de casser le grand ressort de la pendule, et qui, pour cacher sa sottise, s'empresse de s'éloigner de la cheminée, et de courir au-devant de la beauté qui va nous être présentée.

Elle paraît enfin, conduite par M. de Grandmaison, et Raymond, qui s'est emparé de son autre main, lui débite déjà toutes les jolies choses qu'il est capable de dire. Je l'ai vue... et mon cœur a battu plus violemment; ma poitrine s'est gonflée!... C'est le dernier effet que sa présence produira sur moi.

Sa toilette est magnifique : un collier d'émeraudes brille sur sa poitrine ; un peigne fort beau, des girandoles, ajoutent à l'éclat de sa parure. Elle se présente les yeux baissés et se donnant un air de modestie, presque semblable à celui dont j'ai été la dupe la première fois que je l'ai aper-

çue. Cette femme-là sait faire tout ce qu'elle veut de sa physionomie... Voyons comment elle soutiendra ma vue.

Elle a enfin levé les yeux sur la société ; un concert de louanges, de complimens retentit aussitôt : elle est en effet très-bien, et c'est à qui, de ces messieurs, trouvera une expression assez forte pour peindre son extase, son ravissement. Comme Caroline est heureuse dans ce moment!.. son front rougit ; mais c'est de plaisir, d'orgueil, et non pas de modestie.

« Mais où donc est mon ami? » s'écrie Raymond en me cherchant des yeux. Il m'aperçoit dans le petit coin d'où j'examine la scène ; il court à moi, me prend par la main, m'entraîne vers Caroline. « Venez » donc, dit-il, venez donc voir les trois » grâces... c'est Hébé... c'est Vénus... c'est » Psyché... c'est... »

Raymond est interrompu par un cri de Caroline. Elle m'a regardé au moment où je lui adresse mon compliment, en félicitant M. de Grandmaison. Elle pâlit... se

trouble.... veut prendre sur elle.... mais l'émotion a été trop vive ; elle chancelle et tombe sur son nouvel adorateur. Celui-ci, qui était alors occupé à répondre aux félicitations de ses amis, reçoit sur lui la jeune femme au moment où il prenait une prise dans sa tabatière d'or, afin de trouver quelque chose de piquant à répondre à ces messieurs : le pauvre homme n'est pas de force à soutenir ce choc inattendu; sa jambe gauche n'est jamais d'à-plomb, et le poids de Caroline faisant fléchir la droite, M. de Grandmaison tombe lourdement en cherchant à se retenir à ce qui est près de lui ; il ne trouve sous sa main que la cuisse de M. Rocambolle à laquelle il s'accroche ; mais en croyant tenir une partie de l'individu, la main de M. de Grandmaison n'a saisi que du coton que le vieux libertin met dans ses culottes pour se donner des formes voluptueuses. Le casimir a craqué, l'étoffe est déchirée, et la fesse postiche de M. Rocambolle reste à la main de M. de Grandmaison.

Pendant que M. Rocambolle reprend avec colère son postérieur de coton ; que le jeune édenté se jette dans une bergère en riant comme un fou ; que Zamorin regarde si le souper refroidit, et que milord roule sur tout le monde des yeux qui semblent vouloir sortir de leurs orbites, Raymond, qui veut à lui seul réparer tout le mal, se précipite brusquement vers la table pour trouver quelque chose à donner à la jeune femme évanouie : en voulant atteindre une carafe, il renverse deux flacons de Madère et pousse un candélabre, dont les bougies vont s'éteindre sur un fromage glacé ; les flacons de Madère roulent sur le visage de M. Grandmaison, qui jure qu'on lui a cassé le nez, tandis que Zamorin appelle du secours en voyant le dégât que Raymond fait parmi le souper : les valets accourent ; mais leur présence ne fait qu'augmenter le désordre. Caroline est toujours évanouie, ou fait semblant de l'être, pour cacher son embarras ; M. de Grandmaison continue de jurer ; Rocam-

bolle de crier, Zamorin de gémir, le jeune homme de rire; l'Anglais tâche de mettre quelques bouteilles de Champagne en sûreté, et Raymond, en voulant secourir la jolie femme, relever de Grandmaison et rétablir la paix, a renversé des meubles, cassé des bouteilles, brisé des assiettes, envoyé une volaille sur la figure de l'un, une tourte sur les genoux de l'autre, et finit par tomber lui-même sur un guéridon chargé de liqueurs et de fruits à l'eau-de-vie.

Que ferai-je encore chez M. de Grandmaison! Ma vengeance est complète; le désordre est à son comble : cette scène de plaisir est changée en une scène de tumulte et de douleur; les cris ont succédé aux chants; les plaintes aux bons mots, la colère à l'ivresse, la tristesse à la gaieté; enfin Caroline m'a vu et reconnu, et l'effet a surpassé mon attente. Je suis satisfait; et laissant chacun se tirer comme il le pourra de sa situation, je sors, je m'éloigne de l'hôtel de M. de Grandmaison, bien guéri du sentiment que la jeune fleuriste m'avait inspiré.

CHAPITRE VII.

Les deux visites. — La leçon d'écriture.

Le lendemain de cette soirée, à neuf heures du matin, on sonne chez moi. J'étais encore couché ; repassant dans ma mémoire les événemens de la veille, et riant de ce qui alors n'avait pu m'arracher un sourire, parce qu'un sentiment unique m'occupait, et m'empêchait d'envisager la scène du côté comique. Mais maintenant que ma tête est froide, que mon cœur est calme, que mon esprit n'est plus tourmenté par l'attente de quelque événement, je me représente les divers personnages que j'ai laissés à l'hôtel de M. Grandmaison; je crois les voir encore autour du souper perdu, renversé, par

les soins de Raymond, et je ris tout seul, comme si j'étais encore au milieu de ces messieurs.

Si dans ce moment quelque curieux conduit par le diable-boîteux ou tout autre lutin, est perché sur le toit de ma maison et s'amuse à me considérer, il croit sans doute que j'ai quelqu'accès de folie. Je ne vois pas, moi, qu'il soit plus extraordinaire de rire de ses souvenirs que d'en pleurer; cependant l'on ne s'étonne jamais en voyant quelqu'un verser des larmes ; mais si vous riez tout seul, on vous regardera comme un fou ou un imbécille; est-ce que les pleurs sont plus dans la nature que le rire?

Ma portière, qui, comme je crois vous l'avoir déjà dit, fait mon ménage tous les matins, ouvre ma porte et introduit près de moi mon voisin Raymond qui, me voyant en gaieté, croit que c'est sa présence qui la provoque, et reste un moment indécis pour savoir s'il doit s'en fâcher ou partager ma bonne humeur ; il prend prudemment le dernier parti, et s'approche de mon lit en ricanant.

« Eh bien ! mon cher ami, la soirée a été » chaude !... hé ! hé ! hé ! vous y pensez » encore, n'est-ce pas ? — Oui, mais j'at- » tends de vous les détails du dénouement. » — Et moi, une explication. — Est-ce » encore au bois de Boulogne que vous la » voulez ? — Non, non !.... espiègle !.. Ha ! » çà, cette belle Caroline ne s'est pas éva- » nouie sans motif, en vous voyant !. — » Oh ! le motif est tout naturel : c'est moi » qui suis le jeune homme que M. de » Grandmaison a remplacé. — Se pourrait- » il !... Ah !... l'aventure est unique !... et » moi qui vous mène justement au souper, » qui vous présente à ce pauvre Grand- » maison !... Que diable aussi, vous ne me » dites rien ! vous ne me faites aucune con- » fidence !... à moi, qui vous suis tout dé- » voué... — J'ai voulu causer une surprise. » — Vous avez bien réussi ! — Enfin com- » ment s'est terminée la soirée ? — Fort » tristement. Il n'y a pas eu de souper. La » jeune femme a voulu se retirer. Grand- » maison avait la figure abîmée par un

» flacon de vin qui a roulé sur lui, je ne
» sais comment, et il nous a fallu les laisser
» se coucher. Mais je crois que la nuit se
» sera passée fort différemment qu'on ne
» pensait. Nous nous sommes quittés d'assez
» mauvaise humeur. Rocambolle regrettait
» sa cuisse de coton, Zamorin le souper,
» milord le vin, et l'autre la jeune beauté
» qu'il espérait séduire. Il n'y a que moi
» qui me console de tout, comme vous
» savez. Mais j'avoue que j'étais impatient
» de vous voir pour apprendre la cause de
» cette catastrophe qui a troublé la fête.
» J'ai bien manqué frapper chez vous cette
» nuit pour la connaître plus tôt. — Vous
» avez fort bien fait de me laisser dormir.
» — Allons, je vous quitte, mon voisin ;
» mais, je vous en prie, une autre fois ayez
» un peu plus de confiance !... Vous savez
» combien je suis discret !... on peut tout
» me dire !.. c'est sous le sceau du mystère !
» Oh ! j'aurais été bon inquisiteur !... ou
» franc-juge !.. ou illuminé !.. J'aime les
» secrets !.. Pour les secrets, je suis d'une

» extrême sévérité... Enfin, la preuve, c'est
» que je suis franc-maçon... eh bien ! ai-je
» jamais divulgué le secret ? — Vous m'avez
» dit qu'il n'y en avait pas. — C'est vrai...
» c'est vrai ; mais j'ai dit cela pour mieux
» vous tromper. Adieu, mon voisin... Ah !
» à propos, vous ne savez pas la nouvelle :
» on dit que le baron de Witcheritche en
» porte. Il y a un amateur qui devait mon-
» trer le serpent à la jeune femme ; le mari
» y avait consenti, parce que c'est toujours
» un instrument de plus, et cela peut ser-
» vir dans l'occasion. D'ailleurs le baron
» voulait composer des petits duo de violon
» et de serpent, pour exécuter en société
» avec son épouse. Si bien donc que l'ama-
» teur venait donner des leçons les matins ;
» mais un beau jour, Witcheritche, que
» l'on croyait à la campagne, est revenu
» chez lui inopinément. Il a trouvé l'ama-
» teur montrant son serpent à madame la
» baronne, qui avait trouvé tout de suite
» l'embouchure. Il paraît que ce jour-là,
» Witcheritche n'aimait plus autant la mu-

» sique, car il a crié, juré; sa femme a
» pleuré; l'amateur s'est esquivé; bref il y
» a eu du scandale. C'est le petit Friquet
» que j'ai rencontré, et qui m'a conté cela :
» il le sait par sa tante, qui le sait par ma-
» dame Bertin, qui l'a entendu dire à
» Crachini, qui le tenait de Gripaille, qui
» l'a su par une demoiselle qui demeure
» dans la maison de Witcheritche. Mais je
» dis à cela qu'il ne faut pas croire légère-
» ment les propos; il faut remonter à la
» source. J'irai ce matin chez le baron; je
» verrai bien s'il est en froid avec sa femme,
» et sans que cela paraisse, je saurai lui
» tirer les vers du nez en parlant du ser-
» pent. Adieu, je vais terminer un petit
» vaudeville qu'on m'a demandé rue de
» Chartres... — Est-ce que vous avez une
» pièce reçue à quelque théâtre? — Moi,
» j'en ai de reçues partout. — C'est singu-
» lier : on n'en joue nulle part. — Ah! je
» vais vous dire, c'est que, quand on ne
» me joue pas tout de suite, je les retire!..
» Oh!.. j'ai une tête!... Tout de suite re-

» tiré quand cela n'est pas représenté dès
» que je le demande. C'est comme mes ta-
» bleaux, mes petites gouaches que je n'en-
» voie pas au salon de crainte d'être mis
» dans un mauvais jour. Il faut de la fierté :
» le véritable talent se concentre en soi-
» même, et il vient toujours un moment
» où l'on perce. Adieu, mon voisin; je
» vous laisse vous habiller. »

Cet homme-là doit être heureux, me dis-je, en pensant à Raymond ; il ne doute de rien, se croit de l'esprit, des talens, de la beauté. Si une femme ne l'écoute pas c'est parce qu'elle a peur de l'aimer trop : si ses vers ne sont pas imprimés, c'est que les libraires sont des ignorans ; si ses pièces ne sont pas reçues, c'est une cabale d'auteurs qui en est cause : son amour-propre ne lui laisse jamais voir les choses que sous un point de vue flatteur. Je suis persuadé qu'il se croit du courage, quoiqu'il se soit battu avec des pistolets sans balles, et qu'il se croirait militaire s'il était dans la garde nationale : comme il se trouve une belle

jambe, parce qu'il a de gros mollets, et de beaux cheveux, parce qu'il est crépu comme un nègre. Enfin il est heureux; voilà l'essentiel. Les gens heureux ne sont donc pas si rares qu'on le dit, car il y a dans le monde bien des hommes qui ressemblent à mon voisin Raymond.

S'il n'était pas si tard, j'irais voir Nicette; j'irais puiser dans ses yeux ce sentiment si doux, si tendre, et peut-être si vrai, que je n'ai jamais trouvé dans les beaux yeux de mademoiselle Caroline : je dis peut-être... car je n'ose me fier à rien !...

En sortant, je prends sans y songer le chemin de la rue Caumartin ; ce n'est qu'au coin du boulevard que je m'arrête... C'est l'habitude qui me poussait ; elle fait faire bien des choses!... c'est en effet une seconde nature. Elle nous attache à défaut d'amour !... Combien de gens qui ne s'aiment plus, et restent ensemble par habitude!... Je ne parle pas de ceux qui sont mariés... ceux-là ne peuvent pas faire autrement.

Pour perdre plus tôt cette habitude, qui

ne peut pas être encore bien enracinée, puisque mon intimité avec Caroline ne date que de deux mois, allons voir madame de Marsan, dont il me semble que j'ai été amoureux. Je lui dois d'ailleurs une visite pour l'invitation qu'elle m'a envoyée, et dont je n'ai pu profiter, grâce à mon compagnon de voyage.

C'est, je crois, faubourg Saint-Honoré, contre la première rue à droite... d'ailleurs je demanderai ; les gens riches sont connus et se trouvent toujours facilement : il n'y a que les pauvres honteux que personne ne connaît!... mais on les cherche si rarement.

Je me dirige donc vers le faubourg Saint-Honoré : je demande M. de Marsan ; trois ou quatre personnes s'empressent de m'indiquer sa demeure... de me la montrer du doigt... Il faut que M. de Marsan soit un homme fort riche !... tout le monde le connaît, ou veut avoir l'air de le connaître !... La fortune est vraiment une belle chose.

Sa maison est en effet de belle apparence; moins élégante, moins fastueuse peut-être

que celle de M. de Grandmaison ; mais je soupçonne qu'elle rapporte plus ; et pour un homme d'affaires, qui sait calculer, cet avantage doit l'emporter sur les autres.

Il n'est que midi ; pourrai-je voir madame? C'est, pour la première fois, se présenter de bien bonne heure chez une jolie femme, et surtout, une jolie femme qui a près de trente ans. Plus ces dames s'éloignent de leur printemps, plus elles mettent de temps à leur toilette, et elles ne peuvent alors être visibles de bonne heure. A quinze ans on se présente comme on est ; à vingt, on se laisse voir dans un simple négligé ; à vingt-cinq, on se mire quelque temps avant de paraître ; à trente, on met beaucoup de soins à sa toilette ; à trente-six... mais cela nous menerait trop loin : arrêtons-nous à trente-six.

Le concierge me dit de monter au premier; la porte à gauche, c'est l'appartement de madame de Marsan. Les bureaux de monsieur sont au rez-de-chaussée.

Je traverse plusieurs pièces ; je trouve

enfin une jeune femme de chambre... qui n'est pas jolie, et auprès de laquelle on ne doit pas s'arrêter lorsqu'on va voir sa maîtresse. Je demande madame ; je me nomme, et la suivante va m'annoncer.

Je n'attends que cinq minutes... ce n'est pas trop pour voir une jolie femme, lorsque tant de sots enrichis, de gens en place et de grossiers parvenus, se permettent de faire attendre une heure, avant de venir montrer leur plate figure.

« Vous pouvez entrer, monsieur, » vient me dire la femme de chambre, et elle m'introduit chez sa maîtresse. Cette prompte réception me semble d'un heureux augure.

Je trouve madame de Marsan assise sur une causeuse, dans une jolie petite pièce, décorée de la manière la plus gracieuse, et où ne pénètre qu'un jour doux, tempéré par de doubles rideaux et des jalousies. J'aperçois un piano, une harpe, des romances... J'ai beaucoup de penchant pour les femmes qui aiment la musique, et encore plus pour celles qui en font. C'est une

ressource contre l'oisiveté, et une femme qui ne fait rien, pense trop.

Madame de Marsan me reçoit avec un aimable sourire, dans lequel je crois apercevoir une petite nuance de dépit. Je l'attribue au peu d'empressement que j'ai mis à venir la voir, et cette conduite, dans laquelle pourtant je n'ai point mis de calcul, me servira plus que ne l'aurait fait une cour assidue. Elle est piquée... Elle se croyait sûre de ma conquête, et ne m'a plus revu. En effet, cela doit lui avoir paru fort singulier après mes œillades au spectacle et ma conduite chez Vauvert; cela m'étonne moi-même, car je la trouve maintenant cent fois plus jolie que Caroline.

On ne me fait point de reproche cependant; mais je m'empresse de m'excuser d'avoir manqué à son invitation, en racontant ce qui m'est arrivé avec M. Raymond. Le récit de nos aventures à Montmorency, fait beaucoup rire madame de Marsan, et la gaieté, en chassant l'étiquette et la cérémonie d'une première entrevue, permet

plus facilement à l'esprit de s'entendre et au cœur de se deviner.

Pour prolonger ma visite, je prie madame de Marsan de me faire entendre une romance. Elle y consent, et s'en acquitte avec un goût, une grâce qui me charment. Elle s'accompagne parfaitement sur le piano ; elle est musicienne enfin... Combien elle a dû souffrir à la soirée de Vauvert!

Mais il ne faut pas trop prolonger une première entrevue. Il y a de l'adresse à se faire désirer, à ne point se prodiguer d'abord, surtout, avec les femmes habituées aux hommages, aux galanteries, à être enfin l'objet d'une cour assidue. Jusqu'ici je n'ai pas su cacher ce que j'éprouve ; je l'ai dit trop vîte peut-être ; mais je me suis promis d'être à l'avenir sur mes gardes!... Ma dernière aventure a renouvelé tous mes griefs contre un sexe que je ne puis pas fuir, mais auquel je voudrais bien rendre une partie des tourmens qu'il m'a causés.

Je prends donc congé de madame de Marsan. « Serez-vous encore aussi long-

» temps sans donner de vos nouvelles? me » dit-elle, en me voyant partir.—Non, ma- » dame; je profiterai souvent de la permis- » sion que vous m'accordez de venir vous » voir et vous entendre... Puissiez-vous ne » pas trouver que j'en abuse!...— Croyez, » monsieur, que je ne me plaindrai jamais » de cela. Vous aimez la musique; nous en » ferons quelquefois. Je sors fort peu... et » ce sera bien aimable à vous de venir vous » joindre à notre petite société. »

Cette femme-là est charmante... (Je crois que je dis cela chaque fois que mon cœur prend feu); n'importe! répétons-nous, puisque les mêmes sentimens se répètent dans notre ame. Ce qu'elle vient de me dire est on ne peut pas plus aimable... Elle ne me verra jamais trop... C'est presque une déclaration!... Je m'éloigne en concevant les plus flatteuses espérances, me croyant déjà adoré!... D'ailleurs, d'après ce que m'a dit Raymond, ce ne sera pas sa première faiblesse... Il m'a parlé, je crois, de trois ou quatre inclinations... Mais n'allons

pas juger madame de Marsan sur les rapports de mon voisin, qui est menteur et médisant.

J'irai chez elle ce soir... Ce soir, non, ce serait trop prompt! Je me suis promis de ne plus aller si vîte en intrigue; de tâcher de connaître d'abord le caractère de celle qui me plaît; de ne point laisser paraître mes sentimens avant d'être sûr des siens: et déjà je prends feu! je m'enflamme!... je voudrais tout obtenir!... Ah! je suis incorrigible! Je ne saurai jamais filer le parfait amour.

Je ne retournerai que dans deux jours chez madame de Marsan... D'ici là, il me faut des distractions, non pas que je pense encore à mademoiselle Caroline!... oh! pour celle-là je suis bien guéri; je crois même à présent que la blessure n'a jamais été très-profonde. Cependant, si je reste livré à moi-même... mon impatience naturelle me poussera chez madame de Marsan... mais n'ai-je pas toujours Nicette à opposer à la peine, à l'ennui, et surtout aux nouvelles

amours ? Allons la voir... Je ne le puis maintenant; il n'est que deux heures !... on me verrait causer avec elle... ce que je ne veux point. Il faut attendre la nuit : rentrons chez moi, et avant le dîner, tâchons de remettre un peu d'ordre dans mes affaires.

Je trouve chez moi une lettre de ma sœur... Pauvre Amélie ! elle se plaint de ce que je l'oublie entièrement ; en effet, nous voici au mois de septembre, et je ne suis pas allé la voir... Si on pouvait y aller pour deux ou trois jours... mais impossible !... quand je suis là, on ne me laisse plus revenir. Elle me parle encore d'un parti superbe qu'elle m'a trouvé... Seize ans, de la beauté, de la vertu et de la fortune : je conviens que c'est éblouissant, mais cela ne me tente pas encore : peut-être dans deux ou trois ans... nous verrons cela. Je veux cependant aller passer quinze jours de cet automne auprès d'Amélie et de son mari ; il faut d'ailleurs que je remette un peu d'ordre dans mes affaires, que ma liaison avec la petite fleuriste a beaucoup déran-

gées : peste !... du train dont cela allait, mon revenu eût été bientôt dissipé... Je lui dois de la reconnaissance de ce qu'elle m'a quitté assez tôt pour m'empêcher de me ruiner; avec six mois d'économie, je paierai mes dettes : soyons donc six mois sans avoir de ces passions qui coûtent si cher : mademoiselle Caroline m'a prouvé que ce ne sont pas les femmes pour qui on fait le plus, qui nous aiment davantage.

La nuit est venue ; allons voir Nicette... Sa boutique est fermée... mais j'aperçois de la lumière à travers le carreau qui est au-dessus de la porte. Je frappe tout doucement; je crains d'attirer l'attention des voisins... il semble que je suis un amant qui a peur d'être aperçu.

« Qui est là ? me demande-t-elle. — C'est » moi, Nicette... c'est... » Je n'ai pas besoin de me nommer... déjà la porte est ouverte... je suis devant elle... J'entre dans la boutique dont je referme la porte, et je m'arrête pour contempler cette jeune fille, seule, au milieu de ces fleurs, de ces arbustes qui

remplissent la petite salle, dans laquelle il ne reste de libre qu'un petit espace où l'on a placé une table et une chaise. La table est couverte de papier, de plumes et de livres, et une seule chandelle éclaire cet endroit où la réunion des fleurs répand la plus agréable odeur.

Nicette a couru me chercher une autre chaise dans la petite pièce qui est derrière sa boutique. Elle passe avec adresse au milieu de tous ces arbustes qui font de ce séjour un bosquet délicieux : elle revient... je regarde ses traits charmans sur lesquels je puis lire si facilement le plaisir que lui cause ma présence ; mais je m'aperçois avec peine que ses yeux sont rouges, que son visage est pâle, que les roses de son teint ont disparu.

Elle me fait asseoir auprès d'elle.—« Que » vous êtes bon de venir me voir, monsieur » Dorsan, et de penser quelquefois à moi !... » Est-ce que vous n'y pensez pas, vous, Ni- » cette ?—Oh ! toujours !... mais ce n'est » pas une raison pour... que... enfin, vous,

» c'est bien différent ! — Que faisiez-vous » donc quand je suis venu ? — J'écrivais, » monsieur... je m'apprenais ma leçon. »

Elle rougit en me disant cela ; je regarde sur la table. Je vois sur plusieurs feuilles des lettres tracées en gros caractère... un nom écrit et recommencé cent fois. C'est le mien... pauvre Nicette !...

Je la regarde... elle rougit davantage, et balbutie en baissant les yeux. « Pardon, » monsieur, si j'ai fait mettre votre nom » pour me servir d'exemple... mais j'ai pensé » que c'était celui de mon bienfaiteur que » je devais écrire le premier. »

J'ai pris ses mains que je presse dans les miennes. « Vraiment, Nicette, je ne mé- » rite pas tant d'amitié... si vous me con- » naissiez mieux !... — Ah ! je vous connais » bien par tout ce que vous avez fait pour » moi. — Êtes-vous heureuse maintenant ? » — Oui, monsieur... je ne peux pas l'être » davantage... »

La manière dont elle me dit cela, la teinte mélancolique répandue sur son visage me laissent penser bien des choses.

« Nicette, je vous trouve changée. — » Comment cela, monsieur? — Vous êtes » pâle... un peu maigrie... — Je ne suis pas » malade cependant. — Peut-être cette » odeur de fleurs...—Oh! j'y suis habituée » depuis bien long-temps!... — Je ne vois » plus dans vos manières cette gaieté... cette » vivacité que vous aviez lors de notre pre- » mière rencontre... — Ah! on n'est pas » toujours de même...—Cependant si vous » n'avez pas de chagrin...—Non, monsieur.. » non, je n'en ai pas!... — Vos yeux me » prouvent le contraire... Chère Nicette! » vous avez pleuré... — Non, monsieur... » et quand cela serait... on pleure quelque- » fois sans savoir pourquoi... et sans avoir » de chagrin... »

Nous ne disons plus rien. Je ne veux pas l'interroger davantage, car je crois deviner ce qui cause sa peine. Elle ne me regarde plus; elle craint sans doute que je ne lise dans ses yeux! elle reste pensive et muette.... Je ne puis parler non plus... Sa tristesse a passé dans mon cœur... mais ce silence a un charme que nous goûtons tous deux.

Il faut cependant essayer de la distraire... il faut que j'éloigne moi-même des pensées trop dangereuses. Je me rapproche de la table ; je regarde les papiers, les exemples.

« Vous écrivez déjà bien, Nicette. — » Comme cela, monsieur ; pas trop bien » encore... mais j'espère avec le temps...— » Prenez-vous toujours des leçons ?—Non, » je n'ai plus de maître... Il me disait... des » choses qui m'ennuyaient ; il ne voulait » pas me donner le mot qui me plaisait » pour exemple ; il me faisait toujours écrire : » *Commencement, communément, exacte-* » *ment ;* et moi il me semble que l'on peut » aussi bien apprendre en écrivant *Dorsan* » que *communément*, quoique ce ne soit » pas un mot aussi long : cela le faisait » crier. Je l'ai renvoyé ; je puis bien m'en » passer... Je sais aussi écrire en fin. — » Voyons cela... — Ah ! monsieur... devant » vous... je tremblerai... — Pourquoi ? Je » veux vous donner une leçon... Le voulez-» vous ?— Oh ! oui... certainement... »

Elle vient s'asseoir devant la table ; je

place ma chaise tout contre la sienne. Je passe mon bras droit autour d'elle, et je guide sa main avec la mienne ; ma figure touche ses cheveux ; tout son corps est pressé par le mien ; je respire sa douce haleine... et je puis compter les battemens de son cœur... Ah ! quel plaisir cette leçon me fait éprouver !

Sans y penser, sans en avoir eu l'intention, c'est toujours « je t'aime » que je lui fais écrire. Ma main tremble autant que celle que je veux guider... Mais une larme est tombée de ses yeux... La plume nous échappe... Je ne sais comment cela s'est fait, mais la jolie figure de Nicette se trouve cachée dans mon sein ; ses deux bras m'ont enlacé ; les miens la serrent avec tendresse. Ah ! je le sens dans ce moment, quand même madame de Marsan, ou toute autre serait là, je ne me dégagerais pas des bras de Nicette.

Nous sommes depuis long-temps dans cette situation et nous ne songeons pas à en changer. Nicette est heureuse, et moi, je

dois le dire, je goûte un bonheur que je ne connaissais pas encore, un plaisir dont je n'avais nulle idée, et qui n'est troublé par aucun désir dont je puisse rougir. Mais tout au présent, je ne puis répondre de l'avenir... une autre caresse peut allumer un incendie...

On frappe violemment à la porte de la boutique. Nicette se dégage de mes bras; je la regarde avec inquiétude. « Qui peut » donc venir vous voir si tard? Vous m'aviez » dit que vous n'aviez aucune connais- » sance. — J'ignore qui c'est; je n'attends » personne!... »

Ses yeux me rassurent; ils ne peuvent mentir!... mais on frappe de nouveau, et nous distinguons ces paroles: « Ouvrez, » ouvrez ben vîte, mam'selle Nicette; vot' » mère est très-mal... elle veut vous voir. »

Nicette court ouvrir; elle reconnaît la fille d'une voisine de madame Jérôme: la petite apprend à Nicette que sa mère vient d'avoir une attaque d'apoplexie à la suite d'une querelle violente avec sa fille Fan-

chon, et que, se sentant très-mal, elle a désiré voir l'enfant qu'elle a jadis chassée si injustement.

Nicette court, vole ; en un instant elle a mis son bonnet, ôté son tablier. « Adieu, » adieu, M. Dorsan, » me dit-elle d'une voix émue, et les yeux gonflés de larmes ; « ma mère est malade : ah ! je dois tout » oublier. »

Nous sortons de sa boutique ; elle prend le bras de la petite fille... elle l'entraîne ; l'autre peut à peine la suivre... Je les perds bientôt de vue.

Aimable fille ! tu réunis toutes les vertus ; je t'aime plus que je ne le croyais... plus que je n'ai jamais aimé... la plus grande preuve que je t'aime véritablement, c'est que jusqu'à présent j'ai respecté ton innocence ; mais je sens qu'il ne faut pas que j'aille te voir le soir ; être seul avec toi serait trop dangereux... Si tout à l'heure on n'avait pas frappé à la porte... je ne sais ce qui serait arrivé.

Maintenant il faut retourner près de ma-

dame de Marsan pour me distraire de Nicette ; il faut que j'occupe ma tête pour calmer mon cœur. Par ce moyen, mes nouvelles folies auront du moins un motif excusable.

CHAPITRE VIII.

La comédie bourgeoise. — La répétition.

Depuis quelques jours ma conduite est vraiment fort sage : je vais faire ma cour à madame de Marsan, sur le compte de laquelle je crois que mon voisin en a trop dit ; je ne vais plus le soir chez Nicette, et quand je passe le matin devant sa boutique, je lui dis bonjour sans m'arrêter. Son deuil m'a appris la perte qu'elle a faite ; mais je ne lui ai pas encore demandé de détails sur la mort de madame Jérôme.

Madame de Marsan est une femme fort aimable, fort enjouée, fort coquette, et près de laquelle je vois plusieurs jeunes gens fort assidus, sans savoir s'ils sont plus

heureux que moi : je ne suis pas assez amoureux pour être jaloux ; cependant j'ai de l'humeur de voir cet essaim d'adorateurs qui se trouve si souvent entre elle et moi. Vingt fois j'ai été tenté de ne plus en augmenter le nombre, mais un espoir secret me dit que je suis préféré et que je l'emporterai sur mes rivaux.

Les soirées de madame de Marsan sont charmantes ; la société est choisie, les femmes sont jolies, les hommes ont bon ton : la politesse y est recherchée sans affectation, sans froideur ; on y est gai sans cesser d'être décent ; galant, sans fadeur ; et lorsqu'on y dit quelques petites méchancetés, c'est avec ce ton de bonhomie qui fait tout passer. On y fait de bonne musique sans y mettre de prétention : on joue quelquefois gros jeu ; mais jamais vous n'apercevez la moindre altération sur la figure des joueurs ; dans la bonne société on sait perdre son argent avec une grâce charmante.

Le mois d'octobre approche, et avant que l'hiver ne ramène les bals, madame de

Marsan doit donner une fête à sa maison de campagne ; on veut y jouer la comédie. Depuis long-temps j'entends parler de cette fête, pour laquelle on fait de grands préparatifs. Le choix des pièces que l'on doit représenter est long-temps débattu. Enfin, on se décide pour *le Barbier de Séville* et *Fanchon la vielleuse*. Madame de Marsan veut absolument que je prenne un rôle. Je n'ai encore joué que dans des charades en action ; mais il faut faire tout ce qu'elle veut. C'est moi qui jouerai Lindor, et elle fait Rosine ; je ne puis me plaindre de cet arrangement. On distribue les autres rôles, et Raymond n'est pas oublié ; c'est un homme précieux pour les comédies bourgeoises. Quant à M. de Marsan, il ne joue jamais la comédie ; dans les grandes fêtes, les maris ne sont utiles que pour donner de l'argent.

Le jour est fixé ; madame de Marsan part pour sa campagne, où toutes les personnes qui jouent doivent se rendre huit jours avant la fête, pour que l'on ait le temps de répéter et de s'entendre.

Raymond, qui m'avait laissé tranquille depuis quelque temps, vient maintenant m'assaillir tous les matins pour que je lui fasse répéter son rôle de Bartholo, et comme il joue aussi dans Fanchon celui de l'abbé de Lattaignant, il veut que je lui apprenne les airs qu'il doit chanter ; car tout en se disant grand musicien, il lui faut quinze jours pour se mettre dans la tête un couplet de vaudeville, quoiqu'il ait toujours dans sa poche la Clef du Caveau.

« Au lieu de cette Fanchon qui n'en » finit pas, » me dit tous les matins mon voisin, « on aurait bien mieux fait de jouer » une petite pièce nouvelle... J'en aurais » fait une, moi; j'en ai même de toutes » faites, qui seraient charmantes à jouer » en société!... — Il fallait les proposer... » — Ah ! bah ! il y a cette madame Saint- » Marc, l'amie de madame de Marsan, » qui veut absolument faire Fanchon, » parce qu'elle se croit sans doute très-jolie » en marmotte... et ce grand maigre, qui » veut faire Sainte-Luce... çà ira si çà peut...

» Moi, j'aurais bien mieux fait l'officier que
» l'abbé... cela allait mieux à ma taille et à
» ma tournure... mais enfin je veux bien
» le jouer par complaisance... je me sacri-
» fie. J'espère cependant que si nous avons
» le temps avant la fête, on jouera mon
» petit opéra des *Amans protégés par Vénus*,
» cela n'est qu'en trois petits actes... mais
» à grand spectacle... Tenez, voilà le pre-
» mier... — J'étudie mon rôle de Lindor.
» — C'est égal ; vous allez juger de l'effet.
» Le théâtre représente une campagne ma-
» gnifique où l'on prépare les noces des
» amans. La princesse commence et dit :

» Prince... c'est sur les lieux où l'on doit nous unir...
» Que je sens mon bonheur... que je sens... »

Je n'en écoute pas davantage ; et quoique la fête ne doive se donner que dans dix jours, je me débarrasse de Raymond en partant pour la campagne de madame de Marsan, où je ne suis pas fâché d'arriver avant toute la société. Là, j'espère trouver une occasion plus favorable ; et c'est une

chose si précieuse que l'occasion !... Bien des gens lui ont dû leur bonheur... il ne faut que savoir la saisir.

Cette fois je me suis bien fait donner les renseignemens nécessaires pour ne pas me tromper ; et j'arrive enfin à la maison de campagne de madame de Marsan. C'est presque un petit château : la situation est délicieuse, les environs enchanteurs ; les jardins me paraissent vastes et fort bien entretenus, les appartemens élégans, et si bien distribués que l'on peut y loger facilement une nombreuse société ; mais j'examinerai cela plus tard : il me tarde d'aller présenter mes hommages à la maîtresse de la maison. « Madame est seule, me dit la » femme-de-chambre ; personne de la so- » ciété n'est encore arrivé. »

Je l'espérais bien ainsi. « Et M. de Mar- » san ? — Oh ! monsieur ne viendra que la » veille ou le jour de la fête !... Il ne se mêle » jamais de tout cela. »

Je ne pouvais mieux prendre mon temps. Je me hâte d'aller la surprendre. L'accueil

que je reçois me prouve que l'on est flatté de mon empressement. « C'est fort aimable » à vous d'être venu le premier, me dit-elle, » Nous pourrons répéter ensemble une » scène du Barbier, vous savez que nos » rôles sont longs; et, quant à moi, j'ai » fort peu de mémoire. — Je ferai tout ce » qu'il vous plaira, madame. — Venez » d'abord voir notre théâtre. Oh! je suis » sûre que vous vous attendez à trouver un » petit espace où l'on touche les frises avec » sa tête, où les maisons sont moins grandes » que les acteurs!.... Venez, monsieur, je » veux que la vue de notre scène vous » donne de l'émulation. »

Madame de Marsan me conduit en riant dans les jardins : le théâtre est au milieu ; il est grand, commode, fort bien coupé. La salle est élégante, bien décorée, et peut contenir trois cents personnes. « Eh bien! » monsieur, que dites-vous de notre théâ- » tre? — Qu'il ferait honte à beaucoup de » salles de province. — Mais aussi nous » nous flattons de jouer autrement que

» dans les petites villes. Oh ! nous ne nous
» refusons rien ; la comédie, le vaudeville,
» l'opéra-comique !... Nous jouons tout...
» excepté la tragédie. — Pourquoi cette
» exception ? — Vous conviendrez que dans
» la meilleure troupe de société, il y en a
» toujours au moins la moitié qui ne vaut
» rien, et provoque le rire, qui, dans no-
» tre salle n'est jamais défendu ; mais nous
» nous sommes aperçus que l'on riait plus
» aux tragédies qu'aux autres pièces ; et
» comme nous ne pouvions pas prendre
» cela pour des applaudissemens, nous ne
» jouons plus que des ouvrages gais : au
» moins, quand nous faisons rire, nous
» nous persuadons que c'est un signe d'ap-
» probation... Vous voyez qu'il y a toujours
» moyen de ménager son amour-propre.
» A notre dernière réunion, nous avons
» eu un succès complet !... Nous donnions
» Pourceaugnac, orné de tout son specta-
» cle !... rien n'était oublié !... Je crois que
» l'on avait acheté toutes les seringues de
» Montmorency !... Mais aussi c'était char-

» mant ; cela a fait beaucoup de bruit !...
» On en a parlé à Paris ; nous avons même
» eu un article dans le journal !... Vous
» conviendrez, monsieur, qu'il est de
» notre honneur maintenant de soutenir
» notre réputation. »

Je promets à madame de Marsan de faire mon possible pour me rendre digne de monter sur son théâtre, et nous le quittons pour aller parcourir les jardins. C'est presque un parc ; on peut s'y perdre, et j'espère bien en profiter : il y a un petit bois, une grotte, un pont, sous lequel il ne manque que de l'eau ; des bosquets bien sombres, bien touffus ; des allées couvertes, des gazons toujours verts, quelques jolies petites montagnes, une allée souterraine, un rocher, une cascade, et tous les jeux que l'on peut réunir dans un jardin. C'est un séjour délicieux où il me semble que l'ennui ne devrait jamais pénétrer.

Madame de Marsan me fait donner une jolie chambre dont la vue domine toute la campagne. Cet appartement me plairait

beaucoup s'il n'était pas fort éloigné du sien. Je lui en fais des reproches... Elle me plaisante... Patience... mon tour viendra peut-être.

Il me faut cependant apprendre mon rôle. Dès ce soir, madame de Marsan veut que nous répétions quelques scènes : elle me quitte pour étudier. A la campagne, plus de gêne, plus d'étiquette. « Ici, me » dit-elle, chacun fait ce qu'il veut, se lève » quand cela lui plaît, va se promener, » reste, sort, revient!... Pourvu que l'on » soit exact aux heures des repas, et sur- » tout à celles des répétitions, on est du » reste entièrement maître de ses actions. »

Je promets de me conformer aux règles établies, et je vais m'enfoncer dans les bosquets pour y étudier le rôle d'Almaviva. Mais la pensée que je suis seul dans cette maison avec madame de Marsan ; car les domestiques et les ouvriers ne doivent pas être comptés, cette idée me donne sans cesse des distractions... Quoi! je suis près d'une jolie femme... qui se laisse faire la cour sans

en paraître fâchée, qui semble même me témoigner plus que de l'intérêt, et je n'obtiendrais pas une victoire complète. Ah ! je vois que j'ai affaire à une grande coquette, qui feint peut-être d'être sensible à mes hommages, afin de m'enchaîner plus longtemps à son char.

Je comptais dîner en tête à tête avec madame de Marsan ; mais un ennuyeux voisin est venu lui rendre visite et il dîne avec nous. J'ai dans l'idée que la présence de ce monsieur l'importune autant que moi ; mais il faut bien avoir l'air d'être charmé de le voir. Heureusement qu'au dîner, le voisin parle pour trois : nous pouvons penser à tout ce qui nous occupe sans que la conversation languisse ; le vieux monsieur se donne à peine le temps de reprendre haleine : il nous fait le détail de sa propriété depuis l'entrée de la cour jusqu'au mur de clôture du jardin ; nous savons au juste combien il a d'arpens de terre ; ce que son potager lui rapporte ; les pieds d'arbre qu'il a fait planter, le nombre de

ses poules, la quantité d'œufs qu'il en tire par semaine, ce que cela peut se vendre au marché, etc., etc... et mille autres détails aussi amusans pour nous ; mais pendant qu'il parle, mes yeux entament une autre conversation avec ceux de madame de Marsan ; le voisin, tout à ses produits et à ses améliorations, ne s'en aperçoit pas. Je vois que les bavards sont quelquefois des gens fort commodes.

Enfin, vers les sept heures et demie, le voisin songe à retourner chez lui pour savoir combien ses poules ont pondu de fois dans la journée : il s'éloigne et je reste seul avec madame de Marsan. Nous allons faire un tour dans le jardin ; la verdure, l'ombrage, le silence, tout porte à la tendresse. Je veux parler d'amour... la coquette ne répond qu'en répétant son rôle de Rosine... Je continue sans l'écouter... elle me gronde. « Ce n'est pas cela, monsieur, me dit-elle ; » vous n'avez pas étudié... vous ne savez » pas un mot de votre rôle !—Mais madame, » il n'est pas question de comédie. — Com-

» ment, monsieur? Est-ce que nous ne » sommes pas convenus de répéter?... — » Nous avons tout le temps!... — Non pas, » j'ai une mauvaise mémoire!... — Vous » ne voulez donc plus m'écouter. — Au » contraire; mais donnez-moi ma réplique. » — Depuis long-temps vous savez que je » vous aime, que je vous adore. — Je sais » que tout cela est dans votre rôle, mais » vous devez me le dire autrement. — Je le » vois, madame, vous vous faites un plaisir » de me tourmenter. — Du dépit... de la » chaleur... c'est cela; oh! je vous assure » que vous jouerez fort bien. »

Quelle femme!... il n'y a pas moyen de lui faire répondre à ce qui m'intéresse. Nous rentrons au salon; je suis de mauvaise humeur. Je répète mon rôle à la main; mais je le dis si mal, que madame de Marsan se moque de moi à chaque instant. Je la quitte; je rentre me coucher: je suis presque tenté de ne point rester davantage dans cette maison... Je reste cependant, mais en maudissant les femmes, qui toutes

me font donner au diable. La seule qui réunit tout ; la seule qui me montre un amour vrai, est précisément celle qui ne peut être ni ma femme, ni ma maîtresse.

Le lendemain je me décide à apprendre mon rôle ; cette complaisance me vaudra peut-être une récompense; d'ailleurs, puisque je dois jouer, je ne veux pas avoir l'air plus gauche qu'un autre ; étudions donc le comte *Almaviva*.

Je m'enfonce dans les jardins, mon Barbier de Séville à la main. J'ai toujours appris facilement lorsque je l'ai voulu ; en moins de quatre heures je jouerai presque la pièce entière. Je ne dis rien au dîner, je veux surprendre madame de Marsan, qui me demande en riant si je sais aussi bien que la veille.

Le soir venu, nous restons au salon ; elle ne veut pas aller répéter au jardin. Il y fait trop frais, dit-elle ; est-ce bien là son motif?

Elle prend son rôle : je n'ai plus besoin du mien, je le sais entièrement ; nous

répétons nos scènes ; je mets une action, une chaleur... une vérité qui la rendent muette à son tour. C'est moi, maintenant, qui la gronde, qui suis obligé de la reprendre, de lui montrer ; mais elle est enchantée de mon talent, elle fait tout ce que je veux... me laisse prendre sa main, la presser, la baiser... me jeter à ses genoux... « Quoi ! tout cela » est dans la pièce, me dit-elle très-émue. » — Oui, madame, oui, tout cela y est... » et profitant de ma position, de son émotion, de tous les avantages que me donne mon rôle d'amant, je suis près de faire beaucoup de chemin... lorsqu'un grand bruit se fait entendre au-dehors, bientôt la porte du salon s'ouvre et Raymond paraît... Maudit homme ! il est vraiment né pour mon malheur !...

Me voyant aux pieds de madame de Marsan, il sort bien vîte son rôle de sa poche, et se met à crier de toutes ses forces :

« *Ah ! malédiction ! l'enragé, le scélérat* » *corsaire de Figaro !... là, peut-on sortir*

» *un moment de chez soi, sans être sûr en*
» *rentrant?...* Madame, j'ai bien l'honneur
» de vous présenter mes hommages : vous
» voyez que je suis ponctuel. Bonsoir, mon
» cher Dorsan : pourquoi donc être parti
» sans moi hier? je serais venu avec vous.
» Eh bien! vous voyez que je sais déjà. Oh!
» j'ai une mémoire superbe!..... avec le
» souffleur cela va tout seul. »

Madame de Marsan remercie Raymond de son exactitude, et le complimente sur sa facilité. Son émotion est passée : nous recommençons à répéter ; elle est toute à son rôle. Voilà encore mes espérances évanouies... Maudit Raymond!

Le lendemain ; toute la société formant la troupe arrive ; il n'y a plus moyen de trouver l'instant d'un tête-à-tête ; nous sommes dans les répétitions depuis le matin jusqu'au soir, et lorsqu'on répète Fanchon, pièce dans laquelle madame de Marsan ne joue point, elle a tellement d'ordres à donner pour les costumes et tous les détails de sa fête qu'il m'est impossible d'obtenir d'elle

un moment d'entretien. Hélas! sans Raymond j'aurais été heureux; j'en suis certain!... l'instant favorable était arrivé, et pour vaincre une cruelle, il ne faut pas laisser échapper ces momens-là : ils se retrouvent avec une femme sensible; mais ils sont rares avec une coquette.

Raymond est dans l'enchantement : il a de la besogne par-dessus la tête : d'abord ses deux rôles à apprendre, ce qui n'est pas peu de chose pour lui; ensuite madame de Marsan l'a chargé de surveiller la partie des décorations et de l'orchestre : de plus, comme la jeune dame qui fait Fanchon est son intime amie, et que la représentation tombera justement le jour de sa fête, elle prie Raymond de composer une petite scène relative à cette circonstance, et que l'on ajoutera au vaudeville qui doit être joué en dernier.

Raymond sue sang et eau pour faire ce petit impromptu. Le matin, dès que je suis éveillé, il vient me lire ce qu'il a fait : il tient toujours le commencement de ses

couplets ; mais il ne peut en achever aucun, et c'est moi qu'il charge de cette besogne, en me priant de disposer de lui quand j'aurai quelqu'un à fêter.

Après le déjeûner, il court au théâtre, met tout sens dessus dessous, examine les décorations et regrette de n'avoir pas le temps de faire machiner la scène, parce qu'il aurait mis de la féerie dans sa petite composition ; mais à défaut de diables, dont madame de Marsan ne veut pas entendre parler, de crainte du feu, et des nymphes, qu'on ne peut pas trouver dans le pays, Raymond se borne à faire descendre une couronne sur la tête de Fanchon, et il recommande au jardinier, chargé des machines, de ne pas oublier d'en faire une superbe, et de l'attacher le jour de la représentation à une corde qui est pendue au cintre : mon voisin se propose ensuite de faire paraître deux petits amours, qui, au lieu de venir dans un nuage, sortiront du trou du souffleur, ce qui doit produire encore plus d'effet, et viendront présenter des bouquets à tous les acteurs en scène.

Le grand jour approche ; les répétitions se poursuivent avec activité : chacun se pique d'honneur et veut surpasser les autres. Que d'occupations pour une société, qu'une pièce de théâtre à représenter !... que de soins, de peines, de détails ! que de mal on se donne !..... mais aussi quel plaisir de se faire applaudir !.... et c'est ce dont on peut être certain d'avance, quand même on serait mauvais.

Nous savons tous nos rôles, excepté Raymond qui ânone *Bartholo*, et ne peut pas retenir un couplet de *Lattaignant*. Ces dames le grondent : mais sa réponse est toujours la même « Avec le souffleur, vous » verrez de quel train je vous débiterai » cela. »

La veille de la représentation nous devons répéter généralement sur le théâtre, aux lumières. Raymond n'a pas paru depuis le matin ; à six heures, instant marqué pour notre répétition, il ne vient pas ; nous l'attendons en vain..... On le cherche par toute la maison, dans le jardin, dans

le bois ; tout le monde est sur pied ; les valets sont envoyés dans les environs, avec ordre de ramener M. Raymond mort ou vif. Nous ne pouvons pas commencer sans lui : on se désole, on se désespère ; personne ne peut le remplacer... d'ailleurs ; comment apprendre deux rôles fort longs, du soir au lendemain. Ces dames sont sur le point de pleurer de colère, lorsque sur les huit heures Raymond arrive enfin, en sueur, couvert de poussière, et tenant par la main deux petits garçons de cinq à six ans, bien joufflus, bien vermeils, bien barbouillés, et habillés avec de petites blouses bien sales et bien crottées.

« D'où venez-vous? » tel est le cri général ; ces dames veulent commencer par le battre. « C'est cela, » dit Raymond : « grondez-moi bien fort, lorsque je me » donne un mal de diable pour vous trouver » deux amours. Depuis ce matin je par- » cours les environs ; je suis sûr que j'ai » fait plus de dix lieues dans ma journée !... » mais partout c'était des figures refro-

» gnées, des yeux louches, des nez épatés!....
» enfin je n'ai trouvé mon affaire qu'à Saint-
» Denis.... Mais aussi voyez comme c'est
» frais et dodu.... cela nous fera deux amours
» très-bien conditionnés. »

La vue des deux petits garçons, auxquels Raymond avait en route acheté du raisiné pour les amadouer, et qui s'en étaient mis jusqu'aux oreilles, calme bien vîte la colère de la société. « Et leur mère,
» dit madame de Marsan. — C'est une lai-
» tière de Saint-Denis.... Oh! elle est en-
» chantée de ce que ses enfans feront les
» amours.... elle viendra les voir jouer de-
» main ; je lui ai promis une place derrière
» la toile du fond. Maintenant faites-moi
» un peu nettoyer ces deux gaillards-là, et
» vous verrez comme ils seront gentils. »

La jeune dame qui faisait Fanchon ne comprenait pas pourquoi on avait besoin d'amours, ne sachant pas qu'on lui ménageait une surprise. Madame de Marsan tâche de réparer l'indiscrétion de Raymond. La répétition se fait et dure jusqu'à une

heure du matin ; alors chacun, bien fatigué, va se livrer au repos, brûlant déjà d'arriver au lendemain; et Raymond confie ses deux amours à la femme de charge, avec prière de les décrasser et de les faire lever de bon matin, afin qu'il ait le temps de leur apprendre ce qu'ils auront à faire.

CHAPITRE IX.

Almaviva et Rosine. — Scène ajoutée au Barbier de Séville.

Le grand jour est venu. Les dames sont levées de bon matin ; la pensée de leur toilette les a empêchées de dormir. Les hommes, qui sont quelquefois aussi coquets que les femmes, sont tous aussi occupés de leur costume que de leur rôle. Je suis moins préoccupé de la grande affaire du soir, parce que mon amour pour madame de Marsan, irrité par les obstacles qu'il rencontre depuis quelque temps, m'occupe tout autant que la comédie ; mais celui qui est le plus affairé, c'est Raymond.

Dès le point du jour il est sur pied. Il va chercher les deux petits paysans, auxquels

il tâche de donner de la grâce, et des petites manières en leur apprenant ce qu'ils doivent faire le soir. Les enfans ouvrent de grands yeux, font de grands sauts quand Raymond leur dit de danser, se laissent tomber par terre, quand il veut les faire tenir sur une jambe, et se mettent à pleurer quand il leur dit de sourire.

Mon voisin les conduit près du jardinier, transformé en garçon de théâtre, et auquel il répète sa leçon. Le jardinier est un gros lourdaud qui ne sait rien faire, mais qui veut avoir l'air de comprendre de suite tout ce qu'on lui dit.

« Mon ami, vous savez ce que vous avez » à faire ce soir, lui dit Raymond. — » Oui, monsieur. — D'abord la couronne » de fleurs...— Oui, monsieur. — Qui doit » descendre sur la tête de Fanchon... — » De Fanchon... . oui, monsieur. — Que » vous attacherez à une corde du cintre... » Savez-vous s'il y en a une? — Oh! oui, » monsieur... il y en avait une pour ce » monsieur aux seringues, qu'on a joüé la

» dernière fois, que c'était si farce!.. Mon-
» sieur Pourceau... Pourceau... enfin c'tila
» qui n'voulait pas prendre médecine de-
» vant le monde. — C'est çà, mon garçon,
» c'est cela. Ensuite, la couronne attachée,
» vous ferez une douzaine de bouquets
» bien frais, bien jolis, que vous donnerez
» à ces enfans qui seront habillés en
» amours..... — Tiens, j'les connais; c'est
» les fils de Madeleine... — Faites donc at-
» tention à ce que je vous dis.—Oui, mon-
» sieur. — Quand ils auront les bouquets,
» vous les conduirez dans le trou du souf-
» fleur. — Oui, monsieur, dans le trou...
» j'entends ben. — Et c'est de là qu'ils par-
» tiront quand je frapperai deux coups
» dans la main. — Oui monsieur, dans la
» main... — N'oubliez rien, mon ami!...
» — Non, monsieur!... Oh! soyez tran-
» quille... j'sommes habitué à voir des co-
» médies ici! »

Raymond se rend ensuite avec les deux enfans au magasin de costumes. Il ne trouve point de pantalon de tricot couleur de

chair, parce qu'en société on emploie rarement de pareils costumes. Il est obligé de se contenter de pantalons de nankin, par dessus lesquels on doit leur mettre de petites tuniques blanches; en joignant à cela le bandeau, l'arc et le carquois, cela doit compléter l'illusion. Après avoir recommandé au perruquier, venu exprès de Montmonrency, de se distinguer dans la coiffure des amours, Raymond ne songe plus qu'à ses rôles, et tâche enfin de les apprendre pour le soir.

Une société nombreuse et brillante est arrivée de Paris, et se disperse dans la maison et les jardins. Madame de Marsan, malgré l'occupation que lui donne la comédie, fait les honneurs de chez elle avec autant de grâce que de bon ton. M. de Marsan n'arrive que peu de momens avant le dîner, le jour même de la fête. Mais une affaire de bourse l'a retenu à Paris; il sait que sa femme va dépenser beaucoup d'argent, et il songe à en gagner en proportion, afin de rétablir l'équilibre.

Le soir, beaucoup d'habitans des environs, choisis parmi ce qu'il y a de mieux et qui ont reçu des billets d'invitation pour le spectacle, accourent avec empressement pour y assister. De cette manière la salle se trouvera entièrement garnie; car on permet à quelques villageois d'aller occuper les derniers rangs. Devant un public nombreux la représentation a bien plus de charmes; il n'est jamais flatteur de jouer devant des banquettes, même en société.

L'heure de commencer est arrivée. Notre petite salle est pleine. Raymond est sans cesse à regarder par le trou de la toile, pour voir où sont placées les dames auxquelles il veut en jouant lancer des œillades. « Il » faut commencer, » tel est le cri de ceux qui sont prêts; mais tout le monde ne l'est pas: et Raymond ne finit point de s'habiller; à chaque vêtement qu'il a passé, il accourt se remettre au trou de la toile, son pot de rouge d'une main, et son rôle de l'autre. « Dépêchez-vous donc, » lui crie-t-on de toutes parts, et on le repousse

vers sa loge, et l'on court à celle de madame de Marsan, s'informer si Rosine est prête. Déjà les quatre amateurs qui forment l'orchestre ont joué deux fois l'ouverture de Richard Cœur-de-Lion, qui sert d'ouverture au Barbier de Séville. Ils vont la recommencer une troisième fois parce qu'ils n'en ont pas d'autre devant eux : le public commence à s'impatienter... on entend de légers murmures..... Nous sommes prêts enfin, et Raymond, qui est le machiniste, fait lever la toile.

Je sais très-bien mon rôle, et le sentiment que j'éprouve pour madame de Marsan, qui, sous le costume de Rosine, me paraît encore plus jolie, me donne cette chaleur, cette vérité qui conviennent pour représenter un amoureux tel qu'Almaviva. Le jeune homme qui fait le Figaro a de la physionomie, de la vivacité, de l'audace. Nous jouons de verve : nos scènes vont très-bien : le public est enchanté. A l'instant où Bartholo doit paraître à la fenêtre avec Rosine, Raymond, en voulant lever la jalousie, la

tire si brusquement qu'elle se détache et tombe sur les quinquets qui éclairent l'avant-scène : heureusement la vue de madame de Marsan, charmante sous le costume espagnol, fait oublier la maladresse de Raymond. Le premier acte marche bien.

Au second, Raymond, dont la mémoire est déjà fatiguée, ne peut plus dire un mot sans le souffleur devant lequel il se tient constamment ; les yeux fixés sur le trou, l'oreille tendue et se faisant souvent répéter trois fois ce qu'il doit dire, en apostrophant sans cesse le souffleur lorsqu'il ne le souffle pas, et en lui disant de se taire lorsqu'il le souffle et qu'il croit savoir sa tirade. De cette manière il fait un Cassandre de Bartholo ; mais un public tel que le nôtre ne peut qu'être indulgent : d'ailleurs tous les autres rôles sont bien joués ; nous échauffons la scène ; nous entrons dans l'esprit de nos personnages. On nous applaudit à tout rompre, et Raymond en prend sa part, tandis qu'il nous fait donner au diable

lorsque nous sommes en scène avec lui. Le troisième acte commence. C'est Raymond qui ouvre la scène. Il s'avance et va se mettre devant le trou.

« *Quelle humeur!... quelle humeur!...* (Au » souffleur :) Soufflez donc... *Elle paraissait* » *apaisée... là!... qu'on me dise...* Ne me » soufflez pas ! *qu'on me dise qui diable lui* » *a fourré dans la tête... de... de...* soufflez- » moi donc ! *de ne plus... vouloir...* Hein... » Je n'entends pas... *de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile.* Ne me soufflez » donc pas. *Elle sait qu'il se mêle de mon* » *mariage... Faites tout... au monde... faites...* » *faites.* Hein!... qu'est-ce que je dis-là?... » Que diable aussi... vous ne savez pas souffler à propos. »

Le public prend le parti de rire de notre Bartholo, et Raymond se frotte les mains d'un air satisfait, et toutes les fois qu'il rentre dans la coulisse, s'écrie : « Sont-ils » contens! s'amusent-ils!... on n'a jamais » tant ri aux Français. »

Enfin la pièce s'achève en dépit de Ray-

mond, qui fait tout ce qu'il faut pour qu'elle ne finisse point ; mais la grâce de Rosine, la gaieté de Figaro ; et enfin, car il faut bien se rendre justice, la chaleur, le sentiment, l'ardeur qui m'animent en représentant Almaviva, achèvent de rendre l'illusion complète : j'obtiens un succès éclatant, et je lis dans les yeux de madame de Marsan le plaisir que lui cause mon triomphe.

Le Barbier finit ; on se dépêche pour représenter Fanchon. Tous ceux qui jouaient dans le Barbier jouent aussi dans la seconde pièce, excepté madame de Marsan et moi, et cette circonstance nous donne tout le temps de changer de costume.

Nos loges donnent sur le jardin : celles des dames ne sont séparées des nôtres que par une allée de tilleuls. Après avoir repris mon costume de ville, je vais dans le jardin pour prendre l'air. La seconde pièce est commencée depuis long-temps ; tout le monde est sur le théâtre ou dans la salle : il règne dans les jardins une solitude, un calme,

qui délassent du bruit que l'on fait un peu plus loin. Je ne suis pas fâché de me promener un moment..... mais en traversant l'allée de tilleuls, j'aperçois une dame sortir de l'un des cabinets en face... Je m'arrête... c'est madame de Marsan... c'est ma Rosine... elle m'a reconnu aussi, et vient à moi.

« Où donc va M. le comte Almaviva?...
» — J'allais goûter un moment la fraîcheur
» de ces ombrages... mais il me manquait
» quelque chose : Almaviva sans Rosine ne
» peut être heureux... — Rosine ne sait pas
» trop si elle doit vous accompagner. —
» Comment! après avoir consenti à vous
» laisser enlever...—En effet, j'aurais mau-
» vaise grâce maintenant à faire la cruelle...
» mais songez que vous m'avez juré d'être
» fidèle!... de m'aimer toujours, de n'aimer
» que moi!...—Oh! je vous le jure encore!...
» je veux vous le répéter sans cesse!... —
» Mais où donc me menez-vous?..... Il me
» semble que nous allons bien loin... Pour-
» quoi prendre les chemins les plus som-

» bres!... pourquoi nous enfoncer sous ce
» bosquet?... il y fait trop noir... — Ma
» chère Rosine... que pouvez-vous craindre
» avec moi?... — Mon cher Lindor... je ne
» suis pas tranquille...—Ne vous êtes-vous
» pas confiée entièrement à moi?... Ah!...
» je crois que je n'ai pas été sage..... Que
» faites-vous?... m'embrasser ainsi... Ah!
» ce n'est pas dans la pièce...—Refuse-t-on
» un baiser à l'amant qui va devenir notre
» époux?...—Finissez... Lindor... Dorsan...
» Oh! pour cette scène-là...—Chère Rosine,
» n'est-elle pas toute naturelle?... ne doit-
» elle pas couronner nos amours?... »

Madame de Marsan veut en vain résister... il est trop tard ; je suis trop bien entré dans l'esprit de mon rôle ; elle-même s'est identifiée avec le sien... Nous ajoutons au *Barbier de Séville* la scène que le public ne voit pas, mais qu'il doit deviner d'après l'union d'Almaviva et de Rosine.

Depuis long-temps le bosquet était témoin de cette scène charmante que la lune était venue éclairer à demi. L'ardeur avec

laquelle nous jouions nos deux rôles, nous avait fait oublier le monde et la fête. Je voulais qu'Almaviva obtînt dans le bosquet le même succès qu'au théâtre, et ma Rosine me donnait si bien ma réplique, que je ne pouvais pas rester court; nous ne songions pas encore au dénouement qu'une circonstance imprévue devait brusquer..... mais pour l'expliquer il nous faut retourner dans la salle.

Fanchon avait été jouée tant bien que mal; beaucoup d'acteurs, ne sachant pas leurs rôles, avaient sauté à pieds joints plusieurs scènes; Raymond en avait fait autant pour ses couplets : de sorte que la pièce avait été terminée fort promptement. On n'avait pas remarqué l'absence de madame de Marsan ni la mienne : les acteurs nous croyaient dans la salle; les spectateurs nous croyaient dans les coulisses.

Le vaudeville étant fini, Raymond fait commencer sa petite scène en l'honneur de la dame qui a joué Fanchon, et dont on célèbre la fête. Chacun chante son cou-

plet. Raymond m'appelle ainsi que madame de Marsan, pour que nous chantions les nôtres; ne nous trouvant pas, et voyant son dénouement arriver, il court dans la coulisse s'emparer de la corde à laquelle est attachée la surprise qui doit descendre au-dessus de la tête de Fanchon : il la prend, la pèse, et le poids qu'il sent dans le haut le rassure, en lui persuadant que le jardinier n'a point oublié d'attacher la couronne.

Le moment est venu, l'orchestre joue : *Que de grâce! que de majesté!* c'est-là-dessus que la couronne doit descendre. Raymond lâche la corde... un murmure subit se fait entendre... bientôt des éclats de rire partent de tous les points de la salle : Arrêtez!... arrêtez!... crie-t-on sur le théâtre. Raymond avance la tête hors de la coulisse pour voir le tableau... et au lieu d'une couronne de fleurs s'aperçoit qu'il a fait descendre une seringue au-dessus de la tête de Fanchon.

Le tumulte est au comble : on rit aux éclats dans la salle; sur le théâtre on est fort en colère de la sottise de Raymond; la

jeune dame qui a joué Fanchon est obligée de repousser avec sa main la canule qui lui vient sur le front. Raymond lâche sa corde et accourt sur le théâtre en criant : « Ce » n'est pas ma faute... c'est la seringue de » Pourceaugnac que cet imbécille de jar- » dinier a oublié de décrocher... çà devait » être une couronne... mais nous allons » réparer cela... En avant les amours !... »

Et il se met à donner le signal, et l'orchestre joue l'air de Zéphyr de Psyché ; et tout le monde attend avec impatience ce qui va paraître..... et Raymond refrappe dans ses mains en criant : « Allons donc » les amours !... sortez donc !..... » Et rien ne sort du trou du souffleur.

Le public, las d'attendre pour rien, se prépare à quitter la salle et les acteurs à abandonner la scène. En vain Raymond veut retenir tout le monde en criant : « Ils » vont venir !..... ils vont paraître !..... c'est » qu'ils mettent le bandeau !..... » On ne l'écoute plus. Raymond furieux veut à toute force trouver ses amours. Il se jette dans le

trou du souffleur, cherche sous le théâtre, dans tous les coins de la salle, et ne peut parvenir à les découvrir.

Les deux petits garçons avaient été habillés et prêts deux heures avant le moment de paraître. Le jardinier, tout étourdi des ordres qu'il avait reçus, avait entièrement oublié la couronne; mais il avait fait les bouquets, les avait donnés aux enfans, et les avait conduits près du trou du souffleur en leur disant : « Restez là; vous » monterez sur le théâtre quand on vous » appellera. »

Les enfans attendent assez tranquillement pendant une demi-heure; mais au bout de ce temps l'ennui les prend : ils croient qu'on les a oubliés; et comme ils s'amusent beaucoup plus dans les jardins que sous le théâtre, ils laissent là leurs bouquets et vont courir et jouer dehors.

En courant ils se rapprochent de la maison; ils aperçoivent au rez-de-chaussée une salle bien éclairée, dans laquelle est un buffet couvert de mille friandises, dont la seule

vue leur fait ouvrir la bouche et tirer la langue.

Ils s'arrêtent... soupirent... se poussent... se devinent... regardent derrière eux, par cet instinct si naturel à l'homme qui veut faire une sottise. Il n'y a personne ; tous les domestiques ont abandonné la maison pour le spectacle.

« Ah ! mon frère, dit le plus petit, les » bonnes choses !... nous n'en avons jamais » vu de pareilles.... — Oh !... Fanfan... » comme cela doit être sucré !...—Dis donc, » Jean... si nous pouvions en manger !... » Tiens, vois-tu tous ces gâteaux?...—Il n'y » a personne.... grimpons.... ! — Grim- » pons !.... »

Ils escaladent aisément la fenêtre du rez-de-chaussée ; ils courent au buffet... se bourrent la bouche, se font un tablier de leurs tuniques, et l'emplissent de fruits, de viandes, de gâteaux ; lèchent les crêmes dont ils ne peuvent emporter, fourrent leurs doigts dans les pots de confitures, et vont enfin se réfugier dans les mansardes

pour y manger à leur aise ce qu'ils ont dérobé.

Pendant que les petits paysans se régalaient, Raymond se donnait au diable pour trouver ses amours. Il avait inutilement parcouru le théâtre ; en sortant de la salle il rencontre M. de Marsan qui cherchait sa femme, que la société s'étonnait de ne plus voir.

« Les avez-vous trouvés, lui dit Raymond ?—Je ne sais pas où elle est ; on la » demande... Ordinairement cependant je » n'ai pas besoin de me mêler de rien... — » De qui donc parlez-vous?—De ma femme, » qui n'est pas là pour faire les honneurs » de la fête.—Ah ! parbleu !... madame de » Marsan ne peut pas être perdue ; elle se » trouvera : mais mes deux amours ; c'est » bien plus inquiétant, car enfin il faut » que je les rende à leur mère, qui n'est » pas Vénus, et qui me cassera une de ses » petites cruches sur la tête, si ses marmots » ne se retrouvent point. Cherchons ensemble dans les jardins ; il faut bien que ces » drôles-là soient quelque part. »

M. de Marsan suit Raymond, plutôt pour chercher sa femme que pour découvrir les deux petits fugitifs. Ils parcourent une partie des jardins. M. de Marsan veut retourner près de la société, persuadé que sa femme y est ; mais Raymond le retient toujours, en lui disant qu'il est responsable des amours qui se sont perdus chez lui.

Ils approchent de la balançoire, près de laquelle est le bosquet où je joue ma scène avec madame de Marsan.

« Ils sont par là, dit Raymond; j'entends » le mouvement de la balançoire ; j'étais sûr » que mes deux polissons s'amusaient à » jouer. »

On approche de la balançoire et on ne voit rien. « Vous voyez bien qu'il n'y a » personne, dit M. de Marsan.—C'est sin- » gulier, dit Raymond, j'entends toujours » le même mouvement... eh! mais... c'est de » ce côté... dans le bosquet... que diable » font-ils là !... »

M. de Marsan s'avance ; Raymond le suit... La lune éclairait alors beaucoup trop !... nous sommes pétrifiés.

« C'est *Almaviva* et *Rosine*... » dit Raymond, en faisant un saut en arrière ; M. de Marsan seul conserve son sang-froid. « Ma» dame, dit-il en s'adressant paisiblement » à sa femme, la société vous demande ; on » a besoin de vous pour la fête : il faut tâ» cher d'accorder vos affaires avec vos » plaisirs. »

En achevant ces mots, il s'éloigne tranquillement et regagne la maison ; madame de Marsan s'est évanouie ; Raymond est immobile : je le repousse brusquement en sortant du bosquet, et je gagne en un instant la porte de la cour, puis la campagne, puis la route de Paris, où j'arrive à deux heures du matin.

CHAPITRE X.

Où cela menera-t-il?

Après l'aventure du bosquet, il est impossible que je retourne chez madame de Marsan et que je la revoie publiquement. Il faut donc nécessairement couvrir notre liaison du voile du mystère : avec beaucoup de femmes elle n'en aurait que plus de charmes ; mais je crains qu'avec madame de Marsan, qui aime à s'entourer d'hommages et d'adorateurs, l'impossibilité où elle est maintenant de tirer vanité de ma conquête, ne refroidisse promptement son amour.

Si nous ne nous voyons plus chez elle, c'est par respect pour les convenances, car

Raymond ayant été témoin de la catastrophe, je suis bien persuadé que cette aventure est connue de tout le monde.

Ce qui me surprend, c'est de ne l'avoir pas aperçu depuis cette soirée mémorable ; huit jours se sont écoulés et je ne l'ai pas même rencontré : il craint sans doute ma colère... Il paraît qu'il se cache quand il m'entend, car demeurant sur le même carré et sortant tous deux plusieurs fois dans la journée, nous ne sommes pas ordinairement plus de deux jours sans nous voir.

Une correspondance s'est établie entre moi et madame de Marsan ; nous nous donnons des rendez-vous ; nous allons ensemble à la campagne, au spectacle en loges grillées ; je jouis davantage de sa société, ne nous voyant plus qu'en tête à tête. Il n'y a plus entre nous cet essaim de jeunes gens qui folâtraient sans cesse autour d'elle, et dont la présence ne m'était nullement agréable ; seule avec moi, elle ne peut plus autant faire la coquette et s'amuser à me

tourmenter. Je ne suis donc nullement fâché, pour mon compte, de cette manière de nous voir ; mais je crains bien qu'il n'en soit pas de même de son côté. Déjà notre correspondance languit ; nos rendez-vous sont plus rares ; elle trouve sans cesse des obstacles pour se rendre près de moi : c'est une réunion, un bal, une fête à laquelle elle ne peut se dispenser de se rendre.

Je n'ajoute pas foi à ces raisons, parce que je sais que son mari la laisse entièrement maîtresse de faire ses volontés. Si elle me refuse un rendez-vous, c'est qu'elle préfère briller dans un bal, dans un concert, faire des conquêtes enfin, et s'entourer d'adorateurs et d'hommages, au plaisir d'une promenade solitaire avec moi. La conséquence que je dois en tirer est toute simple : madame de Marsan ne n'aime pas et ne m'a jamais aimé. Elle m'a distingué par caprice... m'a donné des espérances par coquetterie, a succombé par hasard et me quittera par ennui.

Un matin, en ouvrant brusquement ma

porte, j'aperçois enfin Raymond qui descend l'escalier. Je l'arrête par le pan de son habit.

« Eh! mon dieu, M. Raymond, je vous » croyais mort!...—Bonjour, mon cher voi- » sin... En effet... je ne vous ai pas vu de- » puis le *Barbier de Séville*. — Oui, c'est » cela même : moi, qui comptais sur vous » pour savoir comment la fête s'est termi- » née.— Ah! vous avez dû le savoir par... » —Par qui?...— Vous m'entendez bien... » Vraiment... je craignais que vous ne fus- » siez fâché contre moi.—Et pourquoi cela? » — Parce que j'ai amené le mari dans le » bosquet... — Ah! c'est donc vous qui l'a- » vez amené?—C'est-à-dire, c'est moi et ce » n'est pas moi! Il cherchait sa femme, et » moi je cherchais les amours, qui se don- » naient alors une indigestion dans le gre- » nier; les petits drôles ont manqué en » crever : leur mère prétendait que c'était » ma faute, et voulait m'arracher les yeux!... » J'ai eu bien du malheur à cette fête-là!... » mais pour en revenir à votre aventure : si

» vous m'aviez mis dans la confidence de
» votre liaison avec madame de Marsan,
» tout cela ne serait pas arrivé; j'aurais au
» contraire éloigné le mari de l'idée de cher-
» cher sa femme!... Mais aussi, je vous le
» répète sans cesse, vous ne voulez jamais
» rien me dire!... cela occasionne des sur-
» prises!... Enfin vous êtes cause que je ne
» vais plus chez M. de Marsan.—Pourquoi
» cela?—Pourquoi!.... c'est tout simple...
» la femme qui sait... que j'ai vu... me fait
» mauvaise mine: le mari est un autre ori-
» ginal. Je voulais tâcher, moi, d'arranger
» la chose: c'était pourtant difficile... mais
» enfin comme c'était le soir, la lune... et
» puis avec de l'esprit on fait tout passer.
» — Eh bien! — Eh bien!... quand vous
» avez été parti, j'ai d'abord voulu secourir
» madame de Marsan, que je croyais éva-
» nouie; mais au moment où je m'avançais
» avec mon flacon de sel, elle s'est relevée
» toute seule, et, me jetant mon flacon au
» nez, a couru s'enfermer chez elle....
» Quand j'ai vu cela, j'ai dit: il faut aller

» trouver le mari et lui fasciner les yeux. Je
» me suis rendu au salon ; j'ai fait signe à
» M. de Marsan de venir me parler : il ne
» voulait pas d'abord quitter la table d'é-
» carté ; enfin il s'est décidé. Je l'ai emmené
» dans un petit coin, et là je lui ai dit : Mon-
» sieur, il ne faut pas croire tout ce qu'on
» voit... surtout quand il fait clair de lune...
» parce que la lune change les objets, et
» cela trompe... La scène qu'ils répétaient
» dans le bosquet était de mon invention
» et devait se jouer à la suite du Barbier...
» c'est une scène d'amour : dans les scènes
» d'amour on se tient de près, on se met
» à genoux, on se prend les mains, la taille...
» plus on se prend de choses, plus cela
» ajoute à l'illusion théâtrale. Hein !... j'es-
» père que c'était adroit ?—Très-adroit ; et
» qu'a répondu M. de Marsan ? — A peine
» m'a-t-il laissé finir. Il m'a dit d'un ton fort
» sec : faites-moi le plaisir de ne plus m'en-
» nuyer de vos sottises, et de ne plus ou-
» vrir la bouche sur ce sujet. Là dessus il
» m'a tourné les talons. Ma foi ! je vous

» avoue que j'ai trouvé cela grossier!... Un
» mari à qui je veux rendre le prisme ma-
» trimonial, et qui me reçoit comme un
» chien dans un jeu de quilles!.... vous
» conviendrez que cela n'est pas engageant.
» Pour m'achever, voilà qu'un moment
» après la laitière arrive avec ses deux pe-
» tits, qui étaient violets, et qu'on venait
» de trouver dans un grenier; et cette in-
» solente paysanne qui me dit des injures...
» qui me promet que, s'ils étouffent, son
» mari me citera chez le juge de paix.
» Comme s'il y avait de ma faute!... Je leur
» ai dit de faire l'amour et non pas de s'é-
» touffer!... Ma foi! quand j'ai vu cela, j'ai
» pris mon chapeau, et, profitant du ca-
» briolet de Figaro qui revenait à Paris,
» j'ai laissé là la fête, en me promettant
» bien de ne plus composer de scènes ana-
» créontiques pour des paysans. »

Mon voisin me quitte en terminant son récit. Je ne sais pourquoi, malgré l'assurance que je lui ai donnée de n'avoir aucun ressentiment contre lui relativement

à cette aventure, il m'a paru conserver avec moi un air gêné, contraint, qu'il n'a pas d'habitude. C'est lui qui m'a quitté, tandis qu'ordinairement, c'est moi qui ne puis me débarrasser de lui. Je cherche en vain le motif de cette conduite, qui n'est pas naturelle chez Raymond; peu m'importe au reste quelle lubie lui passe par la tête; cela me surprend plus que cela ne m'intéresse.

Quelque chose m'étonne et m'inquiète bien davantage : depuis long-temps je ne reçois plus de bouquets de Nicette : j'ai pensé d'abord que la mort de sa mère avait pu l'occuper les premiers jours; mais cet événement est passé depuis plus de six semaines, et je ne trouve plus rien à ma porte!.... Je m'étais si bien habitué à cette marque de son souvenir, que chaque soir en rentrant je mets bien vîte la main contre ma serrure.... mais je ne trouve rien, et je me dis tristement : elle aussi m'oublie!

Je pourrais lui faire des reproches... mais je ne veux pas qu'elle fasse par devoir

ce que je croyais n'être pour elle qu'un plaisir. Depuis long-temps je ne l'ai pas vue : le matin je m'éveille trop tard ; le soir je suis entraîné par quelques amis dans les réunions que l'approche de l'hiver fait renaître, ou je suis auprès de madame de Marsan... Je sais d'ailleurs combien il est dangereux d'aller le soir chez elle!...

Cependant mes entrevues avec madame de Marsan deviennent chaque jour plus rares et plus tristes ; elle ne cherche qu'un motif pour rompre entièrement avec moi, et je ne lui en fournis pas, par esprit de contradiction.

Depuis quelques jours nous ne nous sommes point vus ; aujourd'hui nous devons dîner ensemble ; c'est presque une faveur qu'elle m'accorde.

Nous dînons au Cadran bleu ; la vue du Méridien, qui est en face de moi, me rappelle le repas beaucoup plus gai que j'ai fait avec mademoiselle Agathe ; je me dis que la grisette, qui nous trompe franchement, est cent fois plus aimable que la

petite-maîtresse qui nous garde sans nous aimer.

Le dîner se passe assez tristement ; malgré mes efforts pour le prolonger, à sept heures, nous n'avons plus rien à nous dire. Je propose le spectacle, on n'en trouve pas un qui plaise ; la promenade n'est plus de saison ; je ne sais que lui proposer ni comment l'amuser... enfin elle se plaint de maux d'estomac, de tête, de vapeurs. Elle se décide à rentrer pour se coucher de bonne heure, et j'applaudis à ce projet, qui nous est à tous deux d'un grand secours.

Nous sortons : je veux, suivant mon usage, la ramener en voiture ; mais cette fois elle préfère aller à pied, pensant que la marche et l'air lui feront du bien ; il est nuit, et nous ne craignons pas les rencontres désagréables.

Nous faisons la route comme des époux de vingt ans ; échangeant une parole toutes les cinq minutes. Nous sommes dans la rue Saint-Honoré : nous allons passer devant la boutique de Nicette ; mais elle sera

fermée, et je n'en suis pas fâché. Nous approchons.... la boutique est encore ouverte; je vois des arbustes qui ne sont pas rentrés.... il n'y a plus moyen de rétrograder.... pour quel motif d'ailleurs? ne suis-je pas maître de donner le bras à qui bon me semble ?... Oui... mais cependant je désire qu'elle ne me voie pas.

Nous y voici... Nicette est à sa porte... elle m'a vu... et je ne sais par quel caprice madame de Marsan veut s'arrêter pour examiner les fleurs. « Voilà un oranger » charmant, me dit-elle; depuis long-temps » j'ai envie d'en avoir un dans mon bou- » doir... celui-ci me plaît assez... ne le trou- » vez-vous pas joli? — Oui, madame, oui, » fort joli.... »

Je suis embarrassé; je tiens mes yeux baissés, évitant ceux de Nicette.

« Je crains cependant qu'il ne soit trop » grand, poursuit madame de Marsan. » En avez-vous d'autres, petite?... Eh » bien!... répondez donc. »

Nicette ne l'entend pas; elle a les yeux

fixés sur moi, et sans doute ses regards disent bien des choses, car madame de Marsan, étonnée, l'examine à son tour : sa jolie figure, son trouble, mon émotion, ma contenance embarrassée, font concevoir à madame de Marsan des soupçons qui sans doute vont au-delà de la vérité. Les femmes devinent bien vîte, et leur imagination va grand train!...

Madame de Marsan ne m'aime plus; mais elle a cette curiosité que toutes les femmes conservent sur cet article, et, par méchanceté, elle feint pour moi un retour de tendresse.

Elle entre dans la boutique, en s'appuyant nonchalamment sur mon bras; elle me regarde amoureusement; elle me tutoie!.... ce qu'elle n'a pas fait vingt fois dans les commencemens de notre liaison.

« Mon bon ami, comment trouves-tu ces » arbres-ci!... dis-moi ton goût, mon cher » Dorsan : je ne veux choisir que celui qui » te plaira.... »

La colère, le dépit m'étouffent; je puis

à peine lui répondre quelques mots sans suite.... Je regarde Nicette... je la vois pâlir... chanceler... ses yeux se remplissent de larmes.... ils m'interrogent..... ils semblent me dire : « Elle vous aime : vous » l'aimez donc aussi?... »

Madame de Marsan voit tout cela : elle sourit avec méchanceté ; elle regarde Nicette attentivement : « Qu'avez-vous donc, » petite? lui dit-elle d'un ton dédaigneux; » vous semblez bien émue..... — Je n'ai » rien, madame, je n'ai rien..... » répond la petite d'une voix tremblante, et portant alternativement ses yeux sur madame de Marsan et sur moi. « Quel est le prix de » cet oranger? — C'est..... ce que vous vou- » drez, madame.... cela m'est égal.... — » Comment! cela vous est égal? voilà qui » est singulier : qu'en dis-tu, mon cher » Dorsan?... Mais, réponds donc; je ne » sais en vérité ce que tu as ce soir!.... — » Quand vous voudrez, madame, nous » partirons. — Ah! je vois, monsieur, que » vous avez des raisons pour ne point vou-

» loir rester avec moi en ces lieux... Ma » présence vous contrarie..... et paraît » faire de la peine à mademoiselle!... Ah! » ah! c'est trop plaisant!..... Faire du » chagrin à cette petite!..... c'est d'une » cruauté sans exemple!.... Allons, mon- » sieur, quand vous voudrez... Mais, je » vous en prie, ne la laissez pas se désoler... » Adieu, petite!.... »

Elle sort enfin de la boutique ; je la suis, après avoir jeté un coup d'œil sur Nicette... Mais elle pleure et ne me regarde plus.

Lorsque nous sommes dans la rue, madame de Marsan rit aux éclats et me plaisante sur mes amours, sur l'innocente bouquetière. Je ne lui réponds pas : je pourais lui dire des choses mortifiantes.... mais il faut de l'indulgence envers celle qui a été faible pour nous.

Elle est enfin chez elle et je la quitte. Il me tarde de revoir Nicette ; je veux lui dire maintenant tout ce que je pense, tout ce que j'éprouve; je ne veux plus lui cacher l'amour véritable qu'elle m'inspire et que j'ai tou-

jours combattu vainement. Elle le partage; je n'en puis douter... Nous serons heureux..... oui, je m'abandonne désormais au penchant de mon cœur ; il me dit que je dois posséder Nicette... L'amitié entre nous n'est qu'un prétexte pour cacher l'amour; mais nous ne pouvons nous y méprendre! Eh! pourquoi ces efforts pour vaincre le sentiment qui nous attire l'un vers l'autre? pourquoi la froide sagesse nous priverait-elle du bonheur?... L'amour est il donc un crime?... et ce qui nous rend si heureux peut-il nous rendre coupables?...

Je cours, je vole... je suis devant sa demeure... la boutique est fermée... je ne vois point de lumière en dedans... Je frappe... on ne me répond pas. Dormirait-elle?... Non, non; je sens bien qu'elle ne peut dormir!... Je frappe de nouveau... point de réponse!... où peut-elle être?...

Je passe une heure devant sa boutique... Je vais encore frapper, mais inutilement; je me persuade qu'elle y est, mais qu'elle ne veut pas m'ouvrir... qu'elle pleure, et

veut me cacher ses larmes... Elle craint peut-être mes reproches pour sa conduite devant madame de Marsan : chère Nicette! non, je ne te reprocherai pas ton amour, Demain je la verrai ; demain je la consolerai, et je triompherai facilement des résolutions de la nuit!... Allons! puisqu'il le faut, attendons à demain.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. Duel avec mon voisin. 1

II. Petite dissertation qui n'offre rien de divertissant. 22

III. La partie de campagne. 42

IV. Soupçons de l'esprit.—Craintes du cœur. 77

V. La confidence. 90

VI. Le petit souper. 105

VII. Les deux visites.—La leçon d'écriture. 125

VIII. La comédie bourgeoise.—La répétition. 150

IX. Almaviva et Rosine. — Scène ajoutée au Barbier de Séville. 172

X. Ou cela me menera-t-il? 191

FIN DE LA TABLE.